ASE 7332 r
VN

LÉOPOLD CADIÈRE

LES RELIGIONS DE L'ANNAM

achat CNRS

EXTRAIT DES
Recherches de Science religieuse,
1913, Nos 1, 3 et 6

CeDRASEMI
BIBLIOTHEQUE
C.N.R.S. / E.H.E.S.S.

PARIS
BUREAUX DES « RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE »
50, RUE DE BABYLONE, 50

B.218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE. **10** fr. — UNION POSTALE. **12 fr.**
Pour les abonnés des *Études* : FRANCE. **8** fr. — UNION POSTALE. **10 fr.**

Le Numéro : 2 fr. 50

Adresser les abonnements à **M. R. TURPIN, rue de Babylone, 50, Paris (7e).**

La Revue paraît tous les deux mois en fascicules de 96 à 112 pages in-8

L'abonnement est annuel et part de janvier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ASE 7332 T

LES RELIGIONS DE L'ANNAM[1]

C'est une œuvre difficile et délicate à la fois que de faire connaître la religion des Annamites dans son ensemble. Œuvre difficile, parce que le sujet est complexe; œuvre délicate, parce qu'un grand nombre de points sont encore obscurs pour moi et, je crois, pour tout le monde.

Nous avons, en Annam, une superposition et une compénétration de cultes; les pratiques magiques du caractère le plus cruel, le plus sauvage, voisinent avec des cultes aux rites très purs, aux conceptions très nobles. Mais les premières ont été très peu étudiées jusqu'ici et, pour les seconds, on se transmet

1. Louvet, des Missions étrangères : *La Cochinchine religieuse*. 2 vol. in-8. Paris, Leroux, 1885 (P. 144, 203-211, de l'Introduction.)

Dumontier : *Études d'ethnologie religieuse annamite : sorcellerie et divination*. In-8, 1898.

Id. : *Le Rituel funéraire annamite*. In-4. Hanoi, Schneider.

Souvigné, des Missions étrangères : *Variétés tonkinoises*. In-8. Hanoï, Schneider, 1903. (Chap. X, XI, XII, p. 239-324; chap. XVI, p. 383-401.)

Landes : *Contes et légendes annamites*, dans « Excursions et Reconnaissances ». Saïgon.

Siguet : *Les Annamites : société, coutumes, religions*. In-8. Paris, 1906.

Bouïnais et Paulus : *Le Culte des morts dans l'Empire céleste et l'Annam*. In-12. Paris, 1893.

Cadière, des Missions étrangères : *Croyances et dictons populaires de la vallée du Nguôn-Son*, dans « Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient ». Hanoï, 1901, p. 119-139; 183-207.

Id. : *Coutumes populaires de la vallée du Nguôn-Son*, dans B. E. F. E.-O. Hanoï, 1902, p. 352-386.

Id. : *Philosophie populaire annamite : Cosmologie*, dans « Anthropos ». Vienne, 1907, p. 116-127; 955-969; 1908, p. 248-271.

Id. : *Sur quelques faits religieux ou magiques observés pendant une épidémie de choléra en Annam*, dans « Anthropos ». Vienne, 1910, p. 519-528; 1125-1159.

Id. : *Le Culte des pierres en Annam*, dans « Les Missions catholiques ». Lyon, 1911, nos 2209-2218.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AS 32 f 3393 T

des notions stéréotypées qui, parfois, répondent très peu à la réalité.

Écoutons d'abord les auteurs qui se sont occupés de la question :

Le P. Louvet, dans la substantielle introduction qu'il a placée en tête de son histoire de la Cochinchine religieuse, dit : « Toutes ces religions et ces pratiques superstitieuses s'enchevêtrent, se superposent l'une à l'autre, et forment un amalgame de formules contradictoires au milieu desquelles il est impossible de se reconnaître. Chacun les observe à la fois... Les lettrés les plus instruits, le roi lui-même, tout en se piquant de ne suivre que la droite raison, et de croire uniquement à ce qui est contenu dans les livres classiques de Confucius, pratiquent le bouddhisme, rendent un culte aux génies protecteurs, et consultent les sorciers dans l'occasion. » (P. 181.)

Le P. Souvigné, dans ses *Variétés tonkinoises*, qui renferment le résumé le plus exact, le plus précis de la vie annamite sous toutes ses manifestations, le P. Souvigné, dis-je, s'exprime d'une manière analogue :

> Le paganisme annamite constitue un amalgame des cultes les plus variés : le culte des ancêtres ou mânes, qui a pour temple la maison des ancêtres ou s'accomplit simplement sur un autel installé dans la maison même d'habitation; le culte de Buddha, qui se célèbre dans la pagode; le culte des génies et esprits de toute engeance, rendu au temple communal ou aux pagodons; le culte taoïste, dont les rites magiques s'accomplissent dans les « palais »; le culte de Confucius, qui s'exerce au « temple des lettres » ou à « l'autel des lettres »; le culte du ciel et de la terre, qui a pour autel un tertre entouré d'une enceinte; le culte de l'empereur régnant qui a pour sanctuaire le palais des salutations érigé dans chaque chef-lieu de province, etc. (P. 241.)

M. Madrolle, dans son guide du *Tonkin du Sud*, donne l'explication de ce véritable fouillis religieux :

> L'étude de l'organisation religieuse chez les Annamites révèle, comme celle de leur organisation administrative, un mélange, ou, plus exactement, une juxtaposition, une coexistence des traditions

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

anciennes propres à la race, et des systèmes importés et imposés par la suzeraineté chinoise. (P. LVII.)

Tous ces auteurs, voulant mettre un peu d'ordre dans cette « mosaïque religieuse », suivant l'expression du P. Souvigné, distinguent trois religions principales, en sino-annamite, *tam giáo*, qui sont : le bouddhisme, ou *phật giáo*; le confucianisme, ou *nho giáo*, et le taoïsme, ou *dao giáo*. Ces religions, dit le P. Souvigné, « dominent et résument toutes les autres ».

L'expression n'est pas exacte. M. Madrolle est plus dans la vérité lorsqu'il dit que, chez les Annamites, « on rencontre, par-dessus les trois religions déjà nommées, une croyance aux esprits bienfaisants ou malfaisants, et à l'immortalité de l'âme, qui est profondément ancrée dans le cœur et l'esprit des populations, domine tout leur idéal religieux et se manifeste principalement et à tout instant par le culte des ancêtres », et, il faut ajouter, par le culte des esprits (p. LVII).

I. Religions diverses

Nous essayerons, tout d'abord, de mettre un peu d'ordre dans ces cultes divers, de réduire à l'unité, si nous le pouvons, ces multiples manifestations du sentiment religieux.

Ceux qui considèrent le confucianisme comme une religion sont, je crois, dans l'erreur. Je comparerai, et je vous prie de ne pas vous scandaliser de cette comparaison, je comparerai Confucius, ou Không-Tu', comme disent les Annamites, à saint Thomas d'Aquin. Le grand théologien a condensé, dans ses deux sommes, toute la doctrine catholique, qu'il a extraite de l'enseignement oral de l'Église, et des ouvrages des Pères et des théologiens qui ont écrit avant lui. Il doit être, en plus, considéré comme le fondateur d'une école philosophique. Enfin, sa science et surtout ses vertus lui ont fait décerner les honneurs des autels. De même, Confucius ne doit pas être considéré comme le créateur d'une religion. Il a pieusement recueilli les écrits des siècles passés où étaient consignées les croyances des anciens, il a rédigé quelques livres historiques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où l'on fait mention des cérémonies religieuses que l'on célébrait dans l'antiquité, enfin il a enseigné à des disciples, dont quelques-uns nous l'ont laissé par écrit, ce qu'il croyait touchant la nature des êtres, touchant surtout la nature de l'homme et ses devoirs ici-bas. Confucius peut être considéré comme l'auteur de la somme philosophique et de la somme théologique de l'Extrême-Orient. Oh ! qu'on ne se trompe pas sur la portée de cette comparaison. Je sais combien cette somme est incomplète, fragmentaire, décousue, parfois obscure, parfois puérile. Mais il n'en est pas moins vrai que ce qui se trouve dans les ouvrages de Confucius ou de ses premiers disciples, ce qui s'y trouve du moins concernant les pratiques et les croyances religieuses, ne doit pas être considéré comme étant de l'invention de Confucius. Il n'a fait que consigner ce que l'on faisait, ce que l'on croyait avant lui.

Puis sont venus les disciples du maître. Ils ont lu, ils ont critiqué, ils ont disséqué, ils ont corrigé, ils ont ajouté ou retranché, chacun expliquant à sa façon les doctrines du Maître, jusqu'à Châu-Hi, qui, au jugement de bons auteurs, s'est totalement écarté de la croyance primitive de Confucius, et qui, cependant, est parvenu à imposer son interprétation comme la seule officiellement reçue.

Enfin, en Confucius, nous avons le saint, le parfait, celui qui est parfaitement conforme à sa nature propre, et au principe d'ordre universel qui est en lui, celui qui transforme les autres hommes par son exemple et ses enseignements, celui qui aide et assiste le ciel et la terre, celui, par conséquent, dont les vertus égalent celles du ciel et de la terre. C'est à ce titre que Confucius reçoit un culte.

Mais on ne peut pas dire pour cela que le confucianisme soit une religion proprement dite. On vénère Confucius, mais ce culte ne diffère pas essentiellement du culte que l'on rend à une multitude de grands mandarins qui se sont signalés dans les siècles passés, soit en Annam, soit en Chine, par leurs vertus guerrières ou par leur sage administration. Le culte de Confucius rentre, au même titre que le culte des grands

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommes, dans le culte des ancêtres, et, par là, dans le culte des esprits ou des génies.

Presque tous les auteurs, pour trouver une matière à cette soi-disant religion du confucianisme, y font entrer le culte rendu au ciel et à la terre, au génie de l'agriculture, aux saisons, aux mânes des grands hommes, aux divers génies et esprits de la nature; enfin, le culte des ancêtres lui-même. Certainement, Confucius a mentionné tout cela dans ses ouvrages. Mais, comme je l'ai dit, on ne doit pas le considérer comme le créateur de tous ces cultes, pas plus que l'Ange de l'École ne doit être considéré comme l'auteur du dogme de la Trinité ou du culte rendu à l'Eucharistie. Nous avons, ici encore, des manifestations diverses du culte des esprits, forces de la nature ou âmes humaines, mais nous n'avons pas une religion fondée par Confucius. Ce culte existait bien longtemps avant le philosophe. Confucius en a signalé quelques manifestations, mais il est loin d'avoir tout dit. Nous avons donc, au-dessus du soi-disant confucianisme, et le débordant de toutes parts, une religion plus ancienne, une religion plus étendue, la religion des Esprits.

Ce que j'ai dit du confucianisme, nous devons le dire aussi, avec quelques différences cependant, du taoïsme. Pour faire comprendre la position du taoïsme, je le comparerai aux sectes gnostiques, si florissantes aux premiers siècles de l'Église, et qui, si je ne me trompe, se sont plus ou moins perpétuées jusqu'au moyen âge. D'un côté, la doctrine chrétienne s'est perpétuée, dans toute sa pureté, à travers les siècles, dans les écrits des Pères et dans l'enseignement de l'Église, jusqu'à la magnifique synthèse de saint Thomas. Mais, d'un autre côté, des esprits inquiets, sous l'empire d'une curiosité malsaine, et poussés par des appétits souvent peu avouables, se perdirent en des spéculations confuses et sombrèrent dans la magie ridicule, obscène ou cruelle. Ce fut la gnose.

Le taoïsme est peut-être la partie de la religion chinoise où règne encore le plus d'obscurité. On peut dire toutefois que, à l'origine, ce fut un système philosophique. Le monde, son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

essence et son origine, l'homme, sa nature et ses devoirs. Confucius l'expliquait d'une certaine façon ; Lão-Tu', le philosophe dont se réclame le taoïsme, l'expliquait d'une façon différente. Dans la suite, autour de ce noyau philosophique, vinrent se grouper toute sorte d'éléments hétérogènes, d'ordre religieux mais surtout magique. Il se constitua un panthéon très compliqué d'êtres immatériels, forces de la nature personnifiées, ou anciens grands hommes, auxquels des prêtres ou des prêtresses rendaient un culte. Mais ce culte est bassement intéressé. Il se complique d'exorcismes, d'incantations, de divinations, de charmes, de philtres, d'amulettes, de formules magiques, destinés à obtenir aux pauvres humains le bonheur sous toutes ses manifestations, même les plus humbles. Naissance, maladies, mort, perte d'objets, épizooties, sécheresse, inondations, accidents de toutes sortes, choix d'un emplacement pour la maison d'habitation ou pour la dernière demeure : tout ce qui intéresse l'homme, tout ce qu'il espère et surtout tout ce qu'il craint, tout se rattache à ce culte, qui par là même, est devenu souverainement envahissant.

Mais peut-on dire qu'il constitue une religion à part ? Je ne le pense pas. Nous avons, en effet, dans toutes ces manifestations religieuses, les mêmes êtres surnaturels que nous avons déjà rencontrés en parlant du confucianisme, c'est-à-dire les forces de la nature personnifiées, et les âmes des morts, nous avons le culte des esprits, génies ou ancêtres. Ce que l'on a baptisé du nom de confucianisme peut être considéré comme la tradition noble et pure, comme une manifestation de cette croyance digne des êtres auxquels on rend un culte. Le taoïsme est un courant dévié, une aberration du sentiment religieux. Mais de même que nous avons vu que le culte du ciel par exemple et le culte des ancêtres étaient antérieurs à Confucius, de même il est, je crois, certain, que les pratiques magiques, l'utilisation magique du culte des esprits, sont antérieurs à Lão-Tu'. Il s'est formé autour de ces deux noms comme des concrétions religieuses d'éléments préexistants. Tels ces objets que l'on plonge dans certaines sources et autour des-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quels se déposent les sels contenus en dissolution dans l'eau.

Nous devons donc écarter le confucianisme et le taoïsme. Ce ne sont pas des religions à proprement parler. Ce sont des manifestations plus ou moins différentes d'une même religion, la religion des esprits considérée comme étant double dans la manière dont elle est célébrée : ici, c'est une vraie religion, là, c'est une religion mêlée de magie. Le confucianisme et le taoïsme constituent deux espèces rentrant dans le même genre, et devront être, par conséquent, étudiés en tenant compte de leurs points de contact et de leurs différences.

Pour parler d'une manière plus concrète, à la question : les Annamites sont-ils confucianistes ? je réponds : « Au point de vue philosophique, oui, en ce sens que leurs lettrés s'initient au système philosophique contenu dans les ouvrages de Confucius et de ses disciples interprétés de la manière qui est considérée comme officielle en Chine. Au point de vue religieux, oui encore, en ce sens qu'ils rendent officiellement et à certains jours de l'année, un culte à Confucius et à ses principaux disciples, en ce sens surtout qu'ils rendent, soit officiellement, soit dans la vie de chaque jour, un culte aux esprits, c'est-à-dire aux forces de la nature personnifiées, aux mânes des grands hommes et aux ancêtres. »

A la question : les Annamites sont-ils taoïstes ? je réponds : « Au point de vue philosophique, non, car « le livre de la « Raison et de la Vertu » est à peine connu en Annam. Au point de vue religieux, oui, en ce sens que les Annamites ont journellement recours aux pratiques de sorcellerie, qui sont l'utilisation magique du culte des esprits, et qui se réclament, à tort ou à raison, de Lão-Tu', le prétendu fondateur du taoïsme. »

Ma réponse revient à dire que les Annamites pratiquent le culte des esprits, en ce qui regarde des actes proprement religieux, et par là nous atteignons le confucianisme, et en ce qui regarde les pratiques magiques, et ici c'est le taoïsme qui est en cause.

Reste le bouddhisme. Les Annamites sont-ils bouddhistes ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour la majorité des Européens fixés en Indo-Chine, la réponse ne fait pas l'ombre d'un doute. Ils opposent communément les catholiques et les bouddhistes. C'est dire que, pour eux, ceux qui ne sont pas catholiques sont bouddhistes. Les missionnaires, eux, disent plus justement : païens et chrétiens. Cependant, la réponse à cette question est plus délicate.

Il faut remarquer tout d'abord que le bouddhisme ne peut être considéré ni comme une codification du culte des esprits, comme le confucianisme, ni comme une efflorescence malsaine de ce même culte des esprits, comme est le taoïsme. Le bouddhisme a des dogmes, une morale, un culte très particuliers, qui le différencient nettement du culte des esprits et qui en font une religion distincte.

Ce que je dis là n'est peut-être pas l'avis des Annamites. Prenons en effet un Annamite du peuple. Il ignore absolument tout du bouddhisme, son origine, son évolution, sa doctrine. Il entre dans un temple bouddhique. Il y voit les statues du Bouddha et des entités abstraites qui l'entourent. Il y voit toute une série de Bodhisattvas ou d'Arhats, peints ou sculptés. Il aperçoit de nombreux exemplaires de Quan Am, l'énigmatique déesse de la miséricorde et de la maternité. Souvent même, dans une travée du temple, il peut s'agenouiller devant une ou plusieurs divinités taoïques ou confucianistes qui font bon ménage avec les bouddhas. Ce bouddhisme truqué, si différent du bouddhisme primitif, il me semble que notre Annamite doit être porté tout naturellement à le classer vaguement dans la catégorie des religions qu'il connaît et qu'il pratique. Il doit assimiler plus ou moins les divinités bouddhiques aux génies qui peuplent les temples taoïques. Pour lui, qui ne juge que d'après ce qu'il voit, le bouddhisme a toutes les apparences de certains côtés de la religion des esprits.

Mais cette confusion de fait, si elle se produit, car ce n'est qu'une supposition que je fais, ne change rien à la nature des choses. La religion bouddhique diffère nettement, dans son fond, de la religion des esprits, confucianisme ou taoïsme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette remarque faite, essayons de répondre à la question que j'ai posée plus haut. Les Annamites sont-ils bouddhistes?

On peut comparer le bouddhisme et sa situation en Annam à ces grandes et belles fougères épiphytes, les *Platicerium grande*, ou les *Platicerium biforme*, qui poussent sur les arbres géants de la forêt annamitique. Elles sont étroitement collées à l'arbre, mais n'entament pas même son écorce.

Prenons un autre exemple. Nous avons, à Marseille, une église grecque orthodoxe. Supposons une femme du peuple, bonne chrétienne, qui vient de perdre son mari ou un enfant. Elle passe, elle voit une porte surmontée d'une croix. C'est une église. Elle entre, elle s'agenouille devant l'icone sainte, elle assiste à la liturgie, peut-être même elle offre au pope une offrande pour célébrer une messe. Personne ne dira que cette femme ignorante pratique la religion orthodoxe. Même si, dans sa bonne foi, elle continuait ses visites à l'église grecque, elle ne serait pas, pour cela, une adepte de la religion orthodoxe.

Il en est un peu ainsi des Annamites par rapport au bouddhisme.

Les Annamites sont plus bouddhistes que cette bonne femme n'est de la religion orthodoxe. En effet, il existe en Annam, dans presque tous les villages, des temples bouddhiques. Au moins une fois ou deux par an, le représentant ou les représentants de la communauté, je veux dire du village, s'y rendent pour faire une cérémonie religieuse. Dans quelques endroits, fort rares dans les provinces, plus nombreux aux environs des capitales anciennes ou actuelles, il y a des temples bouddhiques desservis par des communautés de moines. Les gens des environs vont y faire des offrandes, ou bien ils appellent les moines chez eux pour venir y célébrer des cérémonies religieuses. Dans ces régions, un personnage riche ne voudrait pas être conduit à sa dernière demeure sans que les moines bouddhiques assistent au cortège. Mais toutes ces manifestations sont néanmoins comme le *Platicerium* collé à l'écorce de l'arbre. La religion bouddhique reste extérieure à l'Annamite, à sa vie religieuse intime, à son âme. Le bouddhisme est une religion

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

officielle, reconnue, approuvée, patronnée par l'État : les Annamites s'en servent donc, mais, d'une manière générale, fort peu. J'ose dire que dans les provinces du royaume, la presque totalité des Annamites vivent et meurent sans avoir jamais fait, de toute leur vie, un seul acte de religion bouddhique.

Si, en France, malgré la présence d'une église dans chaque village, l'immense majorité des habitants vivaient et mouraient sans avoir fait une seule prière à Jésus-Christ, sans avoir reçu un seul des sacrements de l'Église, dirait-on que les Français sont chrétiens ?

Bien entendu, il y a des nuances. Le voyageur qui ne jugerait que par les temples richement dotés qu'il verrait aux environs de Hué, porterait un jugement tout autre que celui qui connaît la pauvreté, je dirai même la nullité de la vie religieuse bouddhique des provinces. Le delta tonkinois paraît plus influencé par le bouddhisme que l'Annam. On a même édité un *Rituel funéraire* qui est de nature à fausser complètement les idées sur cette question par l'importance qu'il donne au bouddhisme dans cette région.

En tenant compte de toutes ces circonstances, on peut répondre à la question posée plus haut. Oui, matériellement, les Annamites sont bouddhistes, en ce sens que, la religion bouddhique étant patronnée par l'État, on trouve, dans toute l'étendue du pays, des temples bouddhiques où l'on va, officiellement, et, en certaines régions, d'une manière privée, faire des cérémonies religieuses. Mais on doit répondre aussi au point de vue formel : « Non, on ne peut pas ranger les Annamites parmi les peuples bouddhistes, parce que la vie religieuse bouddhique reste étrangère à la grande majorité du peuple, et que, même ceux qui y participent plus ou moins, ne pénètrent ni le dogme ni la morale bouddhiques. »

En d'autres termes, les Annamites pratiquent le culte bouddhique d'une manière tout à fait accessoire, et presque comme ils feraient d'une branche secondaire de leur grand culte principal, le culte des Esprits, auquel ils restent toujours fidèles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous avons essayé jusqu'ici de déterminer quelle est la religion des Annamites. Ils ont deux religions : une religion principale, la religion des Esprits, qui est double dans son objet, car le culte s'adresse soit aux forces personnifiées de la nature, soit aux âmes des morts, et je comprends sous ce nom le culte des héros, le culte des âmes abandonnées et le culte des ancêtres; cette religion est également double dans le mode d'exercice, suivant que le culte est religieux, et c'est ce qu'on entend en général par confucianisme, ou suivant qu'il est magique, et, par là, j'entends le taoïsme.

A côté de cette religion principale, il y a une religion secondaire, qui est le bouddhisme.

Le bouddhisme est une religion complètement étrangère venue de la Chine. Les Annamites ont-ils modifié la doctrine ou le culte du « Grand Véhicule » ? Si ces modifications ont eu lieu, quelle en est l'étendue et la nature ? Ce sont des questions que personne encore n'a traitées.

Le confucianisme et le taoïsme sont également des articles d'importation, si l'on considère tout ce qui est officiel ou écrit. Mais, je l'ai dit, ils reposent certainement sur un vieux fond de religion des Esprits qui dut être propre à la race annamite. Quelle est l'étendue du fond primitif ? Comment se fit la superposition du matériel religieux importé ? Voilà encore des questions obscures qui sollicitent les travailleurs de bonne volonté.

II. Les lieux de culte

Maintenant que nous avons posé la question, nous pouvons aborder l'exposé des divers éléments de ces religions des Annamites. Nous commencerons par ceux qui sont communs — avec certaines différences que je signalerai — à la religion des Esprits et au bouddhisme, et d'abord par les lieux de culte.

Je distinguerai deux catégories de lieux de culte : les lieux de culte naturels et les lieux de culte artificiels.

Dans la première catégorie, je fais rentrer les cas où l'objet même du culte, qui est un objet naturel, sert de lieu de culte. Par exemple, on vénère l'Esprit que l'on croit résider dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

certains rochers, sur le rocher lui-même. C'est là, ou au pied du rocher, que l'on présente les offrandes, que l'on fait brûler des bâtonnets d'encens, que l'on jette les feuilles de papier doré ou argenté. De même, on dépose au pied, sur le tronc, ou sur les branches de l'arbre qui est considéré comme étant la demeure d'un Esprit, les pots à chaux hors d'usage que l'on confie à l'Esprit; c'est sur le tronc de l'arbre que l'on pique des bâtonnets d'encens, que l'on suspend des guirlandes de fleurs. Ou bien c'est dans le gouffre où réside un Esprit que l'on jette du papier d'or et d'argent. Cette première catégorie comprend donc un petit nombre de cas.

La seconde catégorie, des lieux de culte artificiels, est plus compliquée. Je signalerai les tertres, les autels, les trônes, les temples.

Les tertres, en sino-annamite *dan*, en annamite *nên*, sont constitués par un amas de terre, carré, de plusieurs mètres de côté, de 0 m. 50 ou 1 mètre de hauteur, tantôt entièrement libre, tantôt entouré d'un mur en maçonnerie avec balustrade.

L'exemple le plus remarquable est le tertre destiné au culte du ciel, près de Hué. C'est une énorme élévation de terre, formant un tertre circulaire, reposant sur un autre tertre carré, le tout entouré de murs et de balustrades.

C'est également sur des tertres que l'on rend un culte aux Esprits des céréales, *Xã Tac*, et aux Génies de l'Agriculture, *Thân Nông*. A la capitale et dans les chefs-lieux de provinces, Confucius et ses principaux disciples sont vénérés dans des temples; mais dans les villages, c'est sur un tertre, tantôt nu, tantôt muni d'autels en maçonnerie, qu'on leur rend un culte. C'est le *nên thánlh*, « le tertre saint ».

Le tertre joue peut-être aussi un rôle dans certains autres cultes, mais je n'ai pas, pour le moment, des documents certains.

On peut assimiler aux tertres des tas de pierres que j'ai vus dans quelques rares endroits. Là repose, dit-on, le cadavre d'un mendiant ou d'un soldat, mort, en cours de route, de faim ou de misère, ou noyé en traversant le torrent. Chaque passant, si sa dévotion l'y pousse, prend un caillou dans le torrent, et le jette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur le tas, qui s'accroît ainsi constamment. Mais ces tas de pierres peuvent être aussi considérés comme des autels, car, à un endroit du tas, on forme, avec des galets, une sorte d'autel.

J'ai également étudié, sur l'emplacement d'un ancien monument cham, un tertre fait avec de vieux pots à chaux sans doute d'origine chame. Ce tertre a ceci de remarquable qu'il dessine sur le sol la figure du *triçula*, sorte d'emblème fourchu en usage dans l'ancien culte cham, et complètement inconnu dans le culte annamite. Il semble y avoir là un cas de réminiscence fort curieux, si l'on songe que les Chams ont disparu de la région où se trouve ce tertre depuis sept ou huit siècles.

Comme on le voit, à part ce dernier cas, les tertres sont utilisés uniquement dans le culte des Esprits, et pour les Génies les plus nobles, les plus grands, le Génie du ciel, le Génie de la Terre féconde, ou pour l'homme qui, suivant les auteurs reçus, « a égalé le ciel et la terre », pour Confucius.

Je signale ici, pour mention seulement, des amas de terre élevés, dans un but magique, pour protéger une habitation ou un village contre les influences néfastes d'un chemin ou d'un cours d'eau. Ce n'est pas, semble-t-il, un lieu de culte; c'est un moyen de défense magique. Très souvent, une pierre remplace cet amas de terre et joue le même rôle.

Quand je mentionne les autels comme lieux de culte, je ne parle pas des autels qui sont placés dans les temples. Ceux-là ne sont pas des lieux de culte, mais des ustensiles de culte : disons, pour en finir, qu'ils sont en bois ou en maçonnerie, et qu'ils sont désignés par les noms de *bàn tho'*, *yên tho'*, *giu'o'ng tho'*, *ghê*, ce qui indique qu'ils ont la forme d'une table; ou d'un guéridon, ou d'un lit de camp, ou d'un banc, d'un tabouret, affectés au culte.

Mais je parle des autels dressés en plein air. C'est un amas de terre, ou une grosse pierre, ou bien un cube de maçonnerie plus ou moins orné. Ils sont en usage pour le culte des Esprits des pierres, des Esprits des arbres, des Esprits de la montagne, et alors l'autel est placé à l'entrée du sentier qui conduit dans la montagne. Ils servent aussi pour le culte des âmes des morts,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et on les place devant la tombe des enfants nés avant terme et morts aussiôt, ou morts-nés; on les place, dans certaines régions, devant la tombe de n'importe qui; ou bien encore, c'est sur un autel en maçonnerie dressé en plein air que l'on rend un culte aux âmes abandonnées, *âm hôn*.

Dans certaines régions, on rend un culte à un Esprit du ciel, sur un autel placé dans la cour de la maison, et constitué ordinairement par une planchette clouée sur un pieu en bois. Parfois cet autel est en maçonnerie.

Les autels en plein air sont donc consacrés, comme les tertres, au culte des Esprits, mais des Esprits d'une nature inférieure, à l'exception du dernier cas, qui est un peu obscur.

C'est encore au culte des Esprits que servent les trônes. Ici aussi, je ne veux pas parler des trônes en bois sculpté, dorés, laqués, que l'on place dans les temples, et qui sont plutôt des ustensiles de culte. Je parle des trônes en maçonnerie construits en plein air. J'en ai vu consacrés à l'Esprit d'une pierre. Mais, presque toujours, ils sont destinés au culte des « cinq éléments », *ngû hàuls*, c'est-à-dire le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre. Et surtout c'est la déesse du feu, *bà hoa*, qu'on y vénère. Ces trônes sont appelés en annamite *toà*. Il faut remarquer que lorsqu'on parle d'une apparition, d'une manifestation de la déesse du feu, on rend cet acte par le mot sino-annamite *toa*, qui signifie, à proprement parler, « siéger, s'asseoir. » Il y a là un jeu de mots dont il est difficile de dire quel a été le premier élément.

Le lieu de culte le plus général, le plus fréquent, c'est le temple. Je distinguerai le temple improprement dit et le temple véritable.

Dans la première catégorie, je comprends la travée qui est consacrée, dans chaque maison, au culte des Ancêtres. C'est ordinairement la travée de gauche, en entrant dans la maison. Si la famille vénère aussi dans la maison l'Esprit protecteur du métier, *Tiên-Hiên*, c'est cette travée de gauche qui lui est réservée, et les Ancêtres passent alors à la travée du milieu. Mais il y a, dans cette disposition des travées de la maison,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des variantes suivant les régions. Je comprends encore, comme temple improprement dit, la petite niche qui est suspendue, dans la travée centrale, contre la cloison qui sépare cette travée centrale, considérée comme salle commune, de la travée de droite, qui est la chambre à coucher, le gynécée. Cette niche est consacrée au culte des douze sages-femmes, *mu bà*, patronnes de l'enfantement.

Au point de vue architectural, je diviserai les temples proprement dits en quatre classes :

Le premier modèle, le plus simple, est constitué par une sorte de cage ou de caisse supportée par une seule colonne en bois, et recouverte d'une toiture en paille. C'est le *miêu môt côt*, « pagode à une seule colonne ». Si l'édicule est en maçonnerie, il comprend une petite niche élevée sur un piédestal en maçonnerie, analogue à ces petits oratoires que l'on voit dans certaines régions de la France, sur le bord des routes.

Le second modèle est formé par quatre colonnes en bois enserrant, à mi-hauteur, une caisse en planches ; le tout recouvert par une toiture en paille ou en tuiles. Ces quatre colonnes en bois peuvent être flanquées de quatre autres colonnes en maçonnerie, qui supportent les angles de la toiture en tuiles.

Avec le troisième modèle, nous avons une maison annamite ordinaire, composée de une ou de plusieurs travées, avec ou sans appentis latéraux. Le temple est couvert en paillottes ou en tuiles, entouré ou non de murs en maçonnerie. Il est toujours placé en travers, comme les maisons annamites, c'est-à-dire que, l'édifice étant rectangulaire, c'est sur un des longs côtés qu'est la porte d'entrée principale.

Le quatrième modèle dérive du troisième. C'est, ou bien deux corps de bâtiments exactement semblables, juxtaposés parallèlement l'un à l'autre, celui de devant formant une sorte de pronaos, et celui de derrière un naos. Ou bien, plus souvent, celui de derrière, plus petit, est placé perpendiculairement à l'axe du premier et faisant face à la travée du milieu de celui-ci, de sorte que les deux édifices ressemblent à un T renversé. Ce modèle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peut être plus compliqué, grâce à l'adjonction, en avant ou en arrière, d'autres corps de bâtiment, ordinairement indépendants. Je mentionnerai aussi les portes d'entrée monumentales, les écrans, les enceintes murées, qui existent ou n'existent pas, suivant la richesse du temple.

Le temple porte plusieurs noms, suivant sa destination.

S'il est consacré au culte des Ancêtres d'un clan familial, il porte le nom de *nhà tho'*, « maison de culte », *nhà tho' ho*, « maison de culte du clan familial », ou *nhà tô*, « maison des Ancêtres ». Il est toujours du troisième modèle. Il renferme des autels, en plus ou moins grand nombre, et les tablettes des Ancêtres du clan.

Le temple consacré au culte des Esprits est appelé *diùḥ*, lorsqu'on y vénère les Esprits officiellement députés, par brevet royal, à la protection du village. Il sert aussi de maison commune où se font les réunions des notables ou de tous les citoyens. Il contient les brevets royaux relatifs aux Esprits protecteurs du village. Mais, très souvent, ces précieux documents sont conservés avec les archives, dans la maison de l'archiviste communal, et on ne les apporte au temple qu'aux jours de sacrifices solennels offerts par le village entier. Ce temple sert uniquement à ces sacrifices collectifs et jamais à la dévotion particulière des citoyens du village. Ce temple est toujours du troisième ou du quatrième modèle. C'est, en principe, le premier et le plus beau monument du village.

Les autres temples, consacrés au culte des Esprits, sont appelés en sino-annamite *miéu*, en annamite *miêu*. Ils peuvent être de tous les modèles mentionnés ci-dessus. Ils renferment, sur des autels ou sur des trônes en bois sculpté, doré et laqué, la tablette de l'Esprit que l'on y vénère, avec, quelquefois, des vêtements en papier de couleur, un bonnet de cérémonie, des sandales également en papier, des parasols, des chevaux en papier, etc. Ce sont les objets dont se sert l'Esprit. Ils ne renferment jamais de statue représentant les Esprits vénérés. C'est la tablette portant le nom et les titres honorifiques de l'Esprit qui le représente.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les temples renfermant des statues sont les *dên*, appelés aussi, dans certaines régions, *phu*. Ils sont consacrés au culte des divinités dites taoïques. Ils sont le centre de nombreuses cérémonies magiques de divination, d'hypnotisme et autres. Ils sont rares en Annam, et paraissent plus nombreux au Tonkin. Les statues ont d'ordinaire, même les statues féminines, un aspect terrible.

On serait tenté de croire que la présence de statues ou d'images peintes est propre au taoïsme. Je dois cependant signaler que le culte des patrons de métiers, *tiên su'* ou *tiên hiên*, et le culte des patronnes de l'enfantement, *mu bà*, qui se pratique, comme je l'ai déjà mentionné, dans l'intérieur des maisons, est accompagné de représentations de ces divers Esprits. Je ne sais s'il faut ranger ces Esprits dans le panthéon taoïque. Ont également des images les génies *Thô-Công*, *Thô-Dia*, *Thô-Ky*, sorte de dieux du sol, ou de dieux lares, assez mal définis, que l'on vénère dans les maisons, avec l'Esprit patron des métiers, et qui sont, d'après quelques auteurs, des divinités taoïques. Ces cultes, cependant, ne sont pas accompagnés de pratiques magiques. Les temples consacrés à *Quan-Dê*, grand guerrier chinois, et à ses acolytes, renferment des images de ces divinités. Leur culte tantôt est exempt, tantôt est accompagné de pratiques magiques. Enfin on remarque l'image du tigre dans certaines pagodes sises sur la lisière de la forêt, où l'on vénère un Esprit de nature assez fuyante, soit l'Esprit protecteur des tigres, soit le tigre divinisé.

Nous avons enfin les *chùà*, ou temples bouddhiques. Ils sont construits suivant le troisième ou le quatrième modèle. Très souvent ils ne renferment que quelques misérables autels en bois, ou seulement des statues ébréchées. Mais quelques-uns, aux environs de Hué surtout, sont peuplés d'une riche collection de statues de toutes les dimensions, les unes, en porcelaine ou en terre cuite, de provenance chinoise, les autres en bois et laque, de facture indigène.

Le *am* est aussi un temple bouddhique, du moins à l'origine. Je crois que, dans les environs de Hué, il y a des *am* boud-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dhiques. Mais je connais, dans les provinces, un *am* consacré au culte de Quan-Dê, un autre élevé à la mémoire d'une jeune femme morte enceinte dans un incendie, et un troisième dédié à des Esprits que je ne puis préciser.

L'éclectisme religieux des Annamites se manifeste dans leurs temples. Je connais, à Ngô-Xá, dans le Quang-Tri, un temple bouddhique, *chùa*, qui abrite, dans une travée, les statues confucianistes ou taoïstes, de Quan-Dê et de ses acolytes, et où ont lieu des cérémonies de possession et de divination ou d'exorcisme nettement taoïstes. Les exemples de ce fait pourraient être aisément multipliés.

Remarquons que le mot sino-annamite *am* que j'ai signalé en dernier lieu, signifie, à proprement parler, une « cabane ». Si le mot annamite *chùa* se rattache au sino-annamite *trù*, « cuisine, dépendances d'un monastère », il faut conclure que les premiers temples bouddhiques construits dans les pays annamites n'avaient pas grande apparence, pour qu'on leur ait donné des désignations si humbles. En sino-annamite, les temples bouddhiques sont des *tu'*, terme qui s'applique aussi à certains temples consacrés au culte des Esprits.

Il faut signaler enfin, dans chaque chef-lieu de province, le *Hoàng Cung*, ou temple réservé au culte ou aux cérémonies de politesse que l'on rend à l'empereur vivant ou à certains membres de sa famille.

Je donnerai, en terminant, la liste des divers lieux de culte du village de Dang-Dê, qui est un village important de la province de Quang-Binh.

Il y a la pagode communale, ou *Dinh* ; un temple bouddhique, ou *chùa* ; neuf temples consacrés au culte d'Esprits mâles, dont l'Esprit gardien de l'enceinte du village, les Mânes des fondateurs du village, les Mânes d'un citoyen qui s'illustra dans les armes et d'autres Esprits sur lesquels les détails me font défaut ; quatre temples consacrés à des Esprits femelles, dont l'Esprit de l'eau et l'Esprit du feu ; enfin trois tertres, dédiés à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Confucius, au Génie de l'Agriculture et aux Ames abandonnées. Je ne signale pas par le détail les divers temples funéraires des clans familiaux, parmi lesquels un *am* consacré au culte de la femme brûlée, que j'ai mentionné plus haut ; enfin, dans chaque maison, il y a la travée consacrée au culte des Ancêtres ou au culte du Patron de métier. Je ne signale pas par le détail, n'ayant pas actuellement les renseignements nécessaires, les petits édicules consacrés au génie propriétaire du sol, élevés soit dans les jardins particuliers des habitants, soit dans un coin de l'enceinte des grandes pagodes ; et je dois oublier quelques pagodes ou lieux de culte secondaires consacrés au culte des Esprits des pierres ou des arbres. Comme on le voit, les lieux de culte sont fort multipliés dans un seul village. Leur liste exacte dans un certain nombre de villages donnerait des indications précieuses pour l'étude de la religion annamite.

Tous ces temples sont entretenus par les groupements qu'ils intéressent. Le gouvernement central entretient ceux qui concernent les grands cultes qui ressortissent au roi, aux mandarins des ministères ou aux mandarins provinciaux ; il entretient aussi, dans le pays, certains temples où sont vénérés des Esprits qui ont rendu à l'État des services particuliers. Les villages, les hameaux, ou les quartiers des villages pourvoient à l'entretien de ceux qui les intéressent particulièrement. Leur construction ou leur réparation se fait au moyen de cotisations volontaires ou obligatoires, mais, le plus souvent, grâce aux revenus de rizières affectées spécialement à cet usage. C'est aussi grâce à ces cotisations ou à ces revenus fixes que sont soldées les dépenses occasionnées par les cérémonies religieuses. Enfin, la garde de chacun de ces temples est confiée, lorsque les revenus le permettent, à un sacristain, lorsqu'il n'y a pas, auprès du temple, de communauté bouddhique, ou de prêtre taoïste, de sorcier ou de prophétesse. Pour ce qui regarde le culte domestique, c'est chaque famille ou chaque clan familial qui, naturellement, est chargé de l'entretien des temples.

L'obligation où se trouvent les communes et les clans fami-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

liaux de pourvoir à la célébration du culte et à l'entretien des pagodes a amené diverses dispositions dans la législation qui régit les Annamites. La commune a le pouvoir de réserver, pour les besoins du culte, une certaine portion des rizières communales, qui, en règle ordinaire, doivent être partagées entre tous les citoyens de la commune. Mais la disposition la plus remarquable est la constitution des biens *hu'o'ng hoa*, « de l'encens et du feu », qui sont consacrés au culte familial, et qui, dans la législation, jouissent d'une situation privilégiée, car ils sont inaliénables.

(*A suivre.*)

Hué (Annam). LÉOPOLD CADIÈRE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES RELIGIONS DE L'ANNAM[1]

III. Les cérémonies religieuses

Pour bien connaître et comprendre une religion, il faut étudier avec soin les cérémonies qu'elle prescrit. L'étude des êtres surnaturels auxquels les Annamites rendent un culte nous renseigne sur la manière dont ils se représentent le monde visible et l'homme. Mais, bien souvent, nous n'aurons une idée exacte de la nature de ces êtres transcendants que si nous savons la manière dont on se comporte à leur égard, les marques de respect qu'on leur donne, les offrandes qu'on leur fait, les prières qu'on leur adresse, en un mot, la place qu'ils tiennent dans la vie de l'homme. De plus, les cérémonies religieuses nous manifestent le sentiment religieux ; par elles nous pouvons connaître les sentiments que les Annamites conçoivent envers ces êtres surnaturels qu'ils vénèrent. Ont-ils seulement de la crainte, ou ce respect irraisonné qui est une des caractéristiques de la race ? Éprouvent-ils de la confiance, de la gratitude, ou même une dévotion affectueuse ? Nous pouvons nous rendre compte de tout cela jusqu'à un certain point, en étudiant le détail des cérémonies religieuses.

Le chapitre consacré au culte est donc un des plus importants. Il est aussi un des plus complexes, car qui dit cérémonie religieuse dit le temps où on la célèbre, la manière dont on s'en acquitte, les acteurs qui y prennent part, les objets dont on se sert. C'est dont une étude qu'il faut faire, sur le calendrier, sur la liturgie, sur le prêtre, sur la matière du sacrifice, si sacrifice il y a.

En étudiant toutes ces questions, on doit être d'une précision minutieuse ; on doit faire preuve d'une exactitude scrupu-

1. Voir *Recherches*, 1913, n° 1, p. 37 *sqq*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leuse ; enfin on doit être rigoureusement complet. Il arrive bien souvent, en effet, qu'un simple détail, une parole, un geste, changent la signification d'un acte. Que sera-ce si, au lieu de donner toute la série de faits concernant une question donnée, on ne mentionne, par oubli, ou par erreur, qu'un certain nombre de faits ?

Or, j'ai le regret de le dire, en ce qui concerne la religion des Annamites, autant le sujet est important, autant la documentation est insuffisante ; autant il est complexe, autant les renseignements sont fragmentaires et incomplets. On pourrait glaner de-ci de-là quelques descriptions, mais elles n'éclairent que quelques côtés de la question. Les points qu'elles laissent dans l'ombre, les détails qu'elles omettent, sont trop nombreux, trop importants pour qu'on puisse tirer des conclusions sûres. Les auteurs qui se sont occupés de la question l'ont fait, je dirai avec le désir de ne mécontenter personne, sans méthode ; ou, s'ils ont fait preuve, dans quelques rares cas, d'une méthode exacte, leurs observations ne portent que sur quelques faits. En un mot, l'étude de ce qui concerne les cérémonies religieuses des Annamites est encore à faire. Utilisant donc d'une part les auteurs que j'ai pu consulter, et, d'autre part, les notes incomplètes que j'ai prises moi-même, je donnerai simplement quelques faits qui, bien qu'étudiés d'une manière défectueuse, permettront quand même de se faire une idée de la question.

Commençons par le calendrier. J'emprunte le détail des fêtes au P. Souvigné, dans ses *Variétés tonkinoises*.

Fêtes fixes. — *Première lune* : Le premier jour, *Têt nguyên đán*, ou fête du premier jour de l'an. Elle commence par le *Tế giao thừa*, sacrifice du renouvellement de l'année, qui a lieu à minuit, au moment précis où une année livre (*giao*) et l'autre reçoit (*thừa*) la succession : d'où le nom de *Tế giao thừa* donné à ce sacrifice.

Le 5, *Tiếp tài thần*, ou réception solennelle du dieu des richesses.

Le 7, *Hạ cây nêu*, ou abatage du poteau appelé *cây nêu*, que l'on a planté le 30 de la dernière lune.

Le 9, *Ngọc-Hoàngđản*, naissance de *Ngọc-Hoàng*, roi du ciel taoïste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le 15, *Dăng tiết*, fête des lanternes, célébrée en l'honneur de *Thái Ất*, la souveraine Marade.

Le 23, *Tiếp Táo*, ou Réception du génie du foyer, appelé Taó, Taó-thần, ou Taó-quân, ou *Vua bếp*.

Deuxième lune : Le 2, *Thổ-địa đăn*, Naissance du Lare des champs.

Le 3, *Văn-Xu'o'ng đăn*, Naissance du dieu de la littérature.

Le 15, *Laõ-quán dăn*, Naissance de *Laõ-tử*, le fondateur du Taoïsme.

Le 19, *Quan-Âm đăn*, Naissance de Quan-Âm, déesse bouddhique de la Miséricorde, ou Avalokiteçvara.

Troisième lune : *Thanh-minh*, Lumière pure ou Fête des tombeaux. Chaque famille va approprier les tombeaux de ses défunts. De plus, on fait une procession en l'honneur de *Thành-Hoàng*, le protecteur de l'enceinte du village.

Quatrième lune : Le 8, *Dục Phật*, ou *Mộc dục Phật*. en annamite *Ngày Bụt sinh*, ou *Ngày tắm Bụt*, la Nativité du Bouddha.

Le 14, *Lã-Thuần-Du'o'ng đăn*, Naissance de *La-Thuận-Du'o'ng*, un des huit dieux de la médecine.

Cinquième lune : Le 5, *Tết mồng năm*, ou *Tết Doan ngũ*, *Tết Doan du'o'ng*, Fêtes des prémices.

Sixième lune : Le 23, *Quan-Đế đăn*, Naissance de *Quan-Đế*, ou *Quan-Võ*, le dieu Mars chinois.

Septième lune : Le 15, *Trung'nguyên*, milieu de l'année, ou Fête des Ames. C'est à cette époque qu'a lieu la grande cérémonie du *Dám chay*.

Le 30, *Địa-tạng đăn*, Naissance de *Địa-Tạng*, divinité bouddhique.

Huitième lune : Le 3, *Táo-quân đăn*: Naissance du génie du foyer.

Le 15, *Trung-thu*, Milieu de l'automne. On fait ce jour-là une grande consommation de gâteaux en forme de lune appelés *bánh nguyệt*, ou *bánh mặt trăng*.

Dixième lune : *Tết cóm mó'i*, Fête du riz nouveau.

Onzième lune : Le 4, *Khổng-tử đăn*, Naissance de Confucius.

Le 17, *A-di-đà Phật Făn*, Naissance du Bouddha Amithaba.

Douzième lune : Le 24 : *Tống Táo*, Renvoi et incinération du génie du foyer.

Le 30, *dự'ng cây nêu*, Plantation du poteau appelé *nêu*.

Il faut encore compter au nombre des fêtes fixes les deux cérémonies suivantes :

Tế sóc et *Tế vọng*, ou *ngày tuần*, *lễ-tuần*, célébration de la nouvelle lune et de la pleine lune de chaque mois, en l'honneur de l'Esprit particulier de chaque village.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FÊTES MOBILES. — *Tế giao*, Sacrifice au Ciel, offert par l'Empereur, tous les trois ans, suivant les circonstances.

Tê tịch điền, Fête de l'Agriculture, célébrée en l'honneur de l'empereur *Thần-Nông*, père de l'agriculture.

Chầu vọng cung, Salut des mandarins à l'ombre de l'empereur régnant, le 1er et le 15 de chaque mois.

Tế Thánh, ou *Tế đinh*, Sacrifice à Confucius et à Văn-Xu'o'ng, les deux saints des lettrés. Il est célébré solennellement deux fois par an, au printemps et à l'automne, en un jour faste marqué du signe cyclique *đinh*, d'où le nom de *Tế đinh* qui lui est donné.

Tê hạ điền, Sacrifice du commencement de la plantation des rizières, offert à l'empereur Thần-Nông et à l'un des Génies des quatre saisons.

Tế thu'ong điền, Sacrifice de fin de la plantation des rizières.

Dảo vũ, Prières pour la pluie.

Ru'ớ'c sắc, Procession en l'honneur des Génies délégués officiellement à la protection du village.

Ky yên, cầu mát, Prières pour la paix et le beau temps, pour chasser les Esprits qui causent les épidémies, célébrées ordinairement au commencement de l'été.

Il ne faudrait pas croire que ce calendrier est l'expression exacte de la vie religieuse des Annamites. Outre les cérémonies relatives au culte des Ancêtres, qu'il laisse volontairement de côté, il omet, naturellement, les cérémonies, si nombreuses, purement locales, en l'honneur d'Esprits vénérés dans un village ou dans une région, ainsi que les cérémonies relevant de la dévotion particulière des individus, des familles ou d'un village entier, cérémonies amenées par diverses circonstances. Il ne mentionne pas non plus quelques cérémonies indiquées par d'autres auteurs, par exemple, la fête qui a lieu le 9 de la neuvième lune, et qui, pour cette raison, est appelée *Trùng cũ'u*, « les deux neuf », ni la fête du 2 de la douzième lune.

Je vois aussi mentionnée par un auteur, l'administrateur Paul Ory, qui a fait une bonne monographie d'une des provinces de l'Annam, le Quãng-Bình [dans *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1889-1890] cinq fêtes qui sont célébrées dans le courant de la huitième lune : la fête de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Xã-Tắc, aux Génies de l'agriculture ou des moissons, de Văn-Miêu, en l'honneur de Confucius, de Hội-Đồng, en l'honneur de Càn-Vu'o'ng et de Thài-Lề, en l'honneur du Génie protecteur de l'enceinte de la ville. Quelques-unes de ces fêtes entrent dans le calendrier donné ci-dessus mais d'autres sont nouvelles.

Le même auteur mentionne, comme propre à la région, tous les six ans, une cérémonie dans le village de Phù-Ninh pour appeler sur les récoltes les bénédictions du ciel ; à Tùy-Lộc et Đại-Phong-Lộc, une fête en l'honneur du Dieu des pêcheurs pour protéger les barques et rendre la pêche favorable ; à Lộc-Thọ, tous les six ans, une fête pour attirer la prospérité dans le village, et surtout prier pour les âmes de ceux qui ont été dévorés par les tigres ; à Đồng-Hói, tous les six ans, une fête pour honorer les âmes des naufragés, et rendre la navigation propice.

La liste de ces fêtes locales, rien que pour la province en question, pourraît être considérablement allongée.

Enfin, un dernier défaut de cette liste, c'est qu'elle ne fait pas le départ entre les divers cultes confucianiste, bouddhiste, taoïste. Il ne faut pas croire non plus qu'elle soit suivie partout. Plusieurs des fêtes indiquées sont à peu près inconnues dans certaines régions. Quoi qu'il en soit, ce calendrier permet de se rendre compte de l'ensemble des fêtes dans le courant de l'année.

Nous compléterons ce tableau en donnant l'indication, toujours d'après le P. Souvigné, des cérémonies relatives au culte des morts.

Lễ thành phục, Prise des habits de deuil. Cette cérémonie qui a lieu dès que tous les préparatifs de deuil sont terminés, *thành phục*, est encore appelée *phát khóc*, commencement des lamentations, ou *pát tang*, commencement du deuil.

Dám ma, Funérailles, qu'il serait inutile de décrire ici.

Lễ tế ngu, Sacrifice de fin d'enterrement.

Lễ thất tuần, Sacrifice qui a lieu sept semaines après le décès.

Lễ tật khóc, Sacrifice de fin des pleurs, cent jours après l'enterrement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lễ tiểu tư'ờ'ng, Petite offrande de bon augure, un an après la mort.

Lễ đại tư'ờ'ng, Grande offrande de bon augure, deux ans après la mort.

Lễ đàm tất, Cérémonie de fin de deuil, ving-sept mois après la mort.

Lễ cải táng, Cérémonie de changement de sépulture. Elle se fait trois ans environ après la sépulture. On recueille les os du défunt pour les enfermer dans un vase funéraire en terre cuite que l'on va enterrer dans la tombe définitive.

Lễ cát kị, Cérémonie d'anniversaire.

Lễ phần hàng, Cérémonie pour brûler la copie du diplôme impérial conférant un titre posthume, si le défunt en a reçu un.

Đám chay, Grand jeûne ou délivrance des âmes, que nous avons déjà vu.

Thí thụ'c, Festin donné en aumôme aux âmes errantes et aux démons faméliques.

Khốc mả, Lamentations sur la tombe. Elles ont lieu les trois jours qui suivent les funérailles, et ce sont les parents qui les font.

Il ne faut pas oublier que dans la fête du Jour de l'An, mentionnée plus haut, le culte des Ancêtres tient une grande place.

Les deux premières listes données plus haut peuvent être considérées comme nous donnant le détail des fêtes publiques ; elles nous indiquent les manifestations de la religion collective et officielle, soit de l'État, soit des communes, soit de l'ensemble de la nation. La troisième liste au contraire est d'ordre privé. Les cérémonies qu'on y indique n'ont pas, naturellement, de date fixe, et elles n'intéressent que quelques individus, une famille, un clan familial. Même lorsqu'elles ont une date fixe, comme les cérémonies d'anniversaire, elles présentent toujours cette seconde caractéristique, de n'intéresser qu'un petit groupe d'individus et d'être par conséquent d'ordre privé.

A ce titre, elles doivent être rapprochées des manifestations religieuses rattachées au Taoïsme, nécessitant l'intervention du sorcier ou du devin, qui sont quelquefois collectives, intéressant tout un village, mais qui, ordinairement, concernent seulement soit une famille, soit un seul individu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si, par ailleurs, nous considérons la place que tiennent, dans la vie religieuse d'un Annamite, ces diverses cérémonies religieuses, nous devons remarquer que ce sont les dernières, soit les cérémonies taoïstes, soit celles relatives au culte des Ancêtres, qui y jouent le plus grand rôle. Les autres, bien que plus importantes au point de vue social, et plus nobles si on les considère en elles-mêmes, occupent, en réalité, une place moins importante.

Il faut signaler, à propos du temps du sacrifice, les pratiques magiques employées pour déterminer le moment où l'on peut célébrer la cérémonie religieuse.

Le sacrifice est un acte très important. Il faut donc, lorsqu'on s'en acquitte, s'entourer de toutes les garanties voulues pour qu'il ait tout son effet. Il faut s'assurer qu'il sera agréé des êtres surnaturels auxquels on l'offre. Comment avoir cette assurance? On se conformera aux lois de concordance astrologiques déterminées par les anciens. Les astronomes royaux chargés de la rédaction du calendrier national ont mission de rechercher et d'appliquer ces lois. Ils indiquent les jours fastes et les jours néfastes, les jours où l'on peut procéder à telle entreprise, faire telles démarches et les jours où tels actes, telles opérations sont interdits, parce que condamnés à un échec certain. Ils fixent le jour des fêtes mobiles indiquées plus haut. Leurs calculs sont très compliqués, car ils doivent tenir compte d'un grand nombre de données, concilier des influences se neutralisant, se combattant, ou se renforçant mutuellement. Ajoutons que le travail des astronomes ou astrologues annamites est fort simplifié de ce fait qu'ils utilisent presque tel quel le calendrier impérial chinois pour la rédaction de leur calendrier national.

Mais il est une foule de cas où tel individu, telle famille, tel village, doivent faire une cérémonie religieuse non mentionnée dans le calendrier. Comment saura-t-on si le moment est propice ou s'il faut différer à un autre jour? On aura aussi recours à la magie, qui de ce fait s'introduit subrepticement dans tous les actes religieux. On consultera le sort. Cette consultation du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sort s'appelle en annamite *Xin Keo*, « demander le *Keo*, ou par le *Keo* ». Ce second mot, que je ne sais comment traduire, ne connaissant pas son sens primitif, se rattache au mot sino-annamite *giao*, qui désigne l'acte de consulter le sort au moyen, si je ne me trompe, des deux parties d'une graine de haricot, ou de deux morceaux de bois en forme de haricot. Les Annamites, abandonnant le haricot, emploient deux sapèques. Voici leur manière de procéder :

On prend deux sapèques, dont on blanchit avec un peu de chaux le côté face, c'est-à-dire celui qui porte les caractères. Puis, croisant les mains devant la poitrine, la paume tournée en haut, et la main droite reposant sur la main gauche, l'opérateur place les deux sapèques sur le médius de la main droite, la face blanchie tournée en haut. Il s'adresse alors à voix basse à l'Esprit auquel on offre le sacrifice, lui faisant connaître que, à telle date, le nommé un tel, ou tel vil- lage, a l'intention de lui offrir un sacrifice, dans tel but, et le priant de bien vouloir faire connaître s'il agrée ce sacrifice. Ce disant, l'opérateur aspire l'air par la bouche à plusieurs reprises, et, écartant brusquement les mains, laisse tomber les deux sapèques dans une assiette. Si elles tombent l'une pile l'autre face, c'est que l'Esprit agrée le sacrifice. Si non, la réponse de l'Esprit est négative. Alors on recommence l'opération, jusqu'à trois fois. Si la réponse est toujours négative, on s'arrête quelque peu, sans doute pour attendre un moment plus favorable, on prie intérieurement l'Esprit, et on recommence l'opération, jusqu'à ce que la réponse soit favorable.

Comme on le voit, on violente un peu l'Esprit. D'ailleurs ce sont des pratiques courantes, dans l'ensemble du culte. Les Esprits sont de facile composition.

Cette cérémonie précède, ai-je dit, toute cérémonie religieuse dont le moment n'est pas fixé par ailleurs. J'ai vu, dans beaucoup de pagodes, les deux sapèques et l'assiette déposées sur un coin de l'autel et restant là pour les besoins des dévots.

La description, quelque imparfaite qu'elle soit, de quelques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cérémonies religieuses, nous permettra de nous rendre compte de ce qu'est le sacrifice annamite, des offrandes que l'on présente aux Esprits ou aux autres êtres surnaturels, enfin des personnes qui font l'offrande.

Voici comment l'administrateur Ory, dans l'étude citée plus haut, décrit la cérémonie du *Xã-Tắc*, en l'honneur du Génie des Céréales :

La cérémonie se fait sur un grand terre-plein, au huitième mois... Le jour de la fête, les mandarins de la province, à la tête desquels marche le *Bố-Chánh*, ou collecteur des impôts, qui remplit dans cette province les fonctions de gouverneur, montent sur cet emplacement qui n'est ni couvert, ni enceint de mur, et là, devant deux autels, dont l'un est dédié au Ciel et l'autre à la Terre, ils font des invocations et se prosternent plusieurs fois, d'après le cérémonial réglé par deux *Gia-Lễ*, membres du bureau des Rites, qui se tiennent près de chacun des deux autels. C'est le *Bố-Chánh*, assisté de deux mandarins civils et de deux mandarins militaires, qui officie et qui offre aux divinités les présents étalés au milieu de cet emplacement, qui consistent en un buffle, une chèvre (ou plutôt un bouc), un porc et trois plateaux de riz cuit, ainsi que ceux placés sur les autels, oranges, bananes, trois noix d'arec, trois feuilles de bétel, une tasse d'alcool de riz, de l'or et de l'argent.

Les invocations faites, les feuilles de papier représentant l'or et l'argent donnés sont brûlées et la cérémonie est terminée. Le cortège retourne chez le *Bố-Chánh*, qui distribue entre les fonctionnaires tout ce qui a été apporté comme présents, se réservant les têtes des animaux, qui doivent toujours échoir à celui qui préside une cérémonie.

Voici, d'après le même auteur, comment se célèbre la fête en l'honneur de Confucius et de ses disciples, à la pagode appelée *Văn-Miếu* :

Aux cinq grands Maîtres, il est offert, comme présents, un buffle, une chèvre (ou un bouc), un porc, des oranges, des bananes, du riz cuit, de l'alcool de riz, de l'or et de l'argent, tandis que devant les autres autels, consacrés aux disciples, les présents ne consistent qu'en oranges, bananes, or et argent.

Les invocations à tous ces hommes sages et vertueux sont faites en même temps devant tous les autels par les mandarins et les élèves.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le cérémonial en est réglé par deux *Gia-Lễ*, qui se tiennent à droite et à gauche de l'autel de Confucius, et par quatre autres, qui sont debout à chacun des angles de l'enceinte consacrée. La cérémonie terminée, le *Bộ-Chánh* procède au partage de toutes les offrandes entre les assistants.

Voici ce qui concerne la cérémonie en l'honneur de *Thành-Hoàng*, le génie protecteur de l'enceinte de la ville de Đồng-Hới.

Les invocations à cette divinité sont faites par le Commissaire de police de cette ville, assisté d'un fonctionnaire du *Bố-Chánh*, et le cérémonial est réglé par un *Gia-Lễ*.

Deux autels sont dressés dans la pagode, l'un dédié à *Thành-Hoàng*, l'autre aux âmes de ceux qui sont morts sans parents. Sur le premier, où brûlent deux chandelles parfumées, sont apportés, comme présents, un porc, du riz cuit, des noix d'arec, du bétel, de l'alcool de riz, des oranges, des bananes, de l'or et de l'argent; et sur l'autre, où brûlent également deux chandelles parfumées, deux porcs, deux plateaux de riz cuit, un panier de riz cru, une tasse de sel, une marmite pleine de potage au riz, des noix d'arec, du bétel, de l'alcool de riz, des vêtements de couleur, de l'or, de l'argent et des sapèques en papier.

La cérémonie terminée, on partage les présents.

Nous venons de voir là le culte officiel présidé par les mandarins provinciaux. Voyons maintenant, d'après des renseignements recueillis personnellement, comment on agit dans les villages.

Dans le village de Đặng-Đế, province du Quảng-Bính, on célèbre, dans le courant de la seconde lune, la fête de *Xuân-thủ*, « le commencement du printemps », de la manière suivante :

La cérémonie a lieu à la pagode de Đai Càn, qui paraît être la déesse de l'irrigation et des rizières. Le village a un revenu fixe de cinquante ligatures, avec lequel on achète deux cochons. Le peuple fournit aussi une cotisation, chaque citoyen un plateau de riz gluant. On prépare aussi de l'arec et du bétel, de l'encens, du papier doré et argenté. Les acteurs de la cérémonie sont deux *ông chính bái*, « Salutateurs principaux »; deux *ông bồi bái*, « Salutateurs adjoints »; un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ông đông phân hiên, « offrant du quartier de l'Est »; un *ông tây phân hiên*, « offrant du quartier de l'Ouest »; deux *ông chấp lanh*, « donneurs de signaux »; enfin, un *ông tu'ông lễ*, « Maître des cérémonies », assisté de quatre *ông chúng lễ*, « cérémoniaires adjoints ». Tous ces individus sont des citoyens du village, désignés par les autorités communales.

On sonne trois roulements de tambour, et un corps de musiciens se met à jouer; les officiants font quatre grandes prostrations; on verse du vin; on récite la formule d'invocation et d'offrande tirée du cérémonial du village; on fait deux nouvelles prostrations; on verse de nouveau du vin; on fait deux prostrations; on va assister à des régates que l'on donne ce jour-là; au retour, on verse encore du vin; on salue de quatre prostrations et l'on se sépare après avoir partagé les présents ou les avoir mangés en commun.

Le P. Louvet décrit ainsi, dans l'introduction de sa *Cochinchine* religieuse, la manière dont on offre un sacrifice aux Ancêtres :

On commence par préparer le repas des Ancêtres. Il se compose de tous les mets d'un service ordinaire; mais, presque toujours, on fait usage de *nếp*, riz gommeux, qu'on colore de nuances variées, et qu'on dispose de manière à frapper agréablement les yeux par l'harmonie des couleurs. Puis on orne de son mieux l'autel domestique, sur lequel on expose la tablette ou les tablettes des Ancêtres, chacune à son rang. On allume devant des bâtonnets d'encens, qui brûlent lentement, en répandant leur parfum par toute la maison. Quand les mets ont été déposés sur l'autel, dans l'ordre prescrit par les rites, on procède au sacrifice qui se fait ordinairement le matin, au lever du soleil.

Le chef de la famille, entouré de tous ses parents, se place devant l'autel; il verse du vin dans trois petites tasses, en récitant la formule suivante : « Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mon Ancêtre un tel. J'invite tous mes Ancêtres à venir avec cet aïeul prendre part à la réception que je leur offre respectueusement. »

Alors lui et toute sa famille font devant la tablette trois *lạy* ou prosternations. Le sacrificateur allume ensuite les bâtons d'encens sur l'autel en récitant cette formule : « Aujourd'hui c'est l'anniversaire de mon Aïeul. Moi, un tel, j'ai allumé ces bâtons odorants pour prier son âme retournée au principe mâle, de venir accepter mes offrandes et de protéger ses descendants. »

Après, il répand à terre un peu de vin, et tandis qu'il fait cette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

libation, il dit : « Aujourd'hui c'est l'anniversaire de mon Aïeul; je prie son ombre, qui est retournée au principe femelle, de venir accepter mes offrandes et d'être favorable à ses descendants. »

Alors a lieu le festin des Ancêtres. Naturellement, ceux-ci se contentent de humer la fumée des plats qu'on leur offre. Néanmoins, tout se fait avec la plus grande gravité, comme s'ils voyaient réellement l'Ancêtre prendre son repas, assis sur l'autel. Le chef de famille, assisté à droite et à gauche des deux plus proches parents, multiplie ses prosternations, et sert l'Ancêtre, en lui offrant tous les plats qui défilent successivement devant la tablette, et sont emportés ensuite pour servir au festin commun. Quand les Aïeux sont censés repus, on enlève les plats, et chacun se prosterne trois fois pour leur dire adieu, puis l'on se met à table pour son propre compte.

Un exemple du culte individuel nous est fourni dans le cas suivant :

Il existe, en Annam, des pierres considérées comme étant la résidence d'un Esprit, et auxquelles on vend ou on confie les enfants maladifs qui menacent de mourir. Le père ou la mère de l'enfant, ou les deux à la fois, apportent, sur un plateau, les offrandes, qui sont : un poulet cuit ou un canard, du riz gluant, des bananes ou autres fruits, du vin de riz dans une fiole, des bâtonnets d'encens, des feuilles de papier d'or et d'argent. Le tout est déposé sur le sol, devant la pierre. L'offrant fait quatre grandes prostrations; il se met à genoux à côté des présents, verse du vin de la fiole dans une ou deux petites tasses placées sur le plateau à offrandes. Puis il articule sa prière à voix basse, comme lorsqu'on parle à un supérieur, après avoir aspiré l'air deux ou trois fois, rite que nous avons déjà vu lorsqu'on consulte le sort, et qui doit figurer, je crois, l'émotion, la crainte, le vif désir :

Je salue, en me prosternant, M. le Génie de la Pierre. Moi, un tel, de telle famille, de tel village, j'ai un fils appelé de tel nom, que j'éprouve des difficultés à élever; je demande à le vendre ou à le confier à M. le Génie de la Pierre, avec prière que M. le Génie de la Pierre fasse qu'il joue, qu'il soit vigoureux. Chaque année, à tel ou tel jour, je viendrai faire une offrande à M. le Génie de la Pierre. Lorsque l'enfant aura douze ans, je viendrai remercier M. le Génie de la Pierre, le priant de me permettre de délier le pacte que je fais aujourd'hui.

Cette prière est suivie de quatre grandes prostrations. L'impétrant se relève, brûle le papier d'or et d'argent et, debout devant la pierre, mais le corps profondément incliné, il remercie le Génie et demande la permission de se retirer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le vin versé dans la tasse est bu à l'instant. Les autres offrandes sont rapportées à la maison où la famille les mange.

Nous avons enfin d'autres cérémonies religieuses dans lesquelles apparaissent des acteurs spéciaux.

Le P. Souvigné nous dépeint sommairement la manière dont se célèbre le *đàm chay*, ou Réunion de Purification ou de Jeûne.

Après sept jours « de jeûne préparatoires », on procède à l'évocation de l'âme », *chiêu hồn*. Un bonze va réciter quelques prières sur la tombe du défunt et en évoque l'âme qu'il conduit ensuite jusqu'à la porte extérieure de la maison.

Puis a lieu « l'introduction de l'âme » *triệu hồn*; le bonze continuant la récitation de ses prières, introduit l'âme dans l'intérieur de la maison.

En troisième lieu, on « ouvre l'enfer » *khai phu'o'ng phá ngục*, ou mieux, peut-être, on « viole l'enfer », pour lui arracher sa proie. On construit au milieu de la maison, avec des treillis de bambou recouverts de papier colorié, une sorte de prison carrée représentant l'enfer; puis le bonze vient en enfoncer la porte à grands coups de bâton.

Enfin, on « délie les nœuds, on remet les péchés », *giải kết, xá tội*. On étend sous le plafond de la maison un long voile dont les deux bouts retombent à mi-hauteur du sol. Chacun de ces bouts est lié en sept nœuds, qui représentent, dit-on, les principaux péchés et les mauvais sorts. Le bonze, tout en récitant des prières, les délie ou les tranche l'un après l'autre, débarrassant ainsi de tous ses crimes l'âme qu'il s'agit de secourir.

Nous avons mentionné, parmi les fêtes mobiles, la cérémonie du *kì yên*, « prières pour la paix »; elle s'appelle aussi *tông ôn*, « la mise en fuite des Esprits des épidémies ». Voici comment elle se pratique, d'après l'administrateur Ory, dans la province du Quảng-Bình :

Tous les habitants, désireux de voir les Esprits malfaisants quitter leur village, leur apportent de nombreux présents, qui consistent en un porc, du riz cuit, de l'alcool de riz, des noix d'arec, du bétel, du sel, du riz cru, des sapèques, des chandelles parfumées et un grand bateau tout gréé, avec son équipage, prêt à prend la mer (le tout en papier ou en troncs de bananiers).

C'est un notable qui a le nom de Hội chũ, « le Maître de l'assem-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blée », qui implore, avec force prostrations, les mauvais Esprits et les invite à quitter le village. Pendant ce temps, le *Phù-Thuỷ*, sorcier du village, frappe sur un petit gong en cuivre, pour appeler ces Esprits malfaisants, puis il souffle dans une corne de chèvre sauvage pour les faire entrer dans le bateau.

Une fois qu'ils y sont et pour qu'ils ne meurent pas de faim pendant le voyage, on met du riz cuit, du riz cru, du sel, des noix d'arec, du bétel, un morceau de porc, des sapèques, ainsi que des chandelles parfumées, allumées et placées près des bordages; puis un habitant emporte le bateau en courant pour le lancer à l'eau, et le sorcier le suit pour bien veiller à ce que les Esprits n'en sortent pas. Ils sont, du reste, en ce moment, pétrifiés par les pétards qui sont tirés dans la pagode.

Aussitôt après avoir vu le bateau s'éloigner, le sorcier revient, et, accompagné des notables, il pose à l'entrée de chacun des chemins du village, un bonhomme en paille et, à côté de lui, une planchette sur laquelle sont tracés des signes cabalistiques, qui doivent empêcher les Esprits malfaisants de rentrer, si l'envie leur en prenait. Dès que toutes les sentinelles sont posées, le sorcier, armé d'un sabre, se présente devant chacune d'elles, accompagné d'un notable portant une torche allumée, et il les menace de leur couper la tête si elles laissent passer ceux qui viennent d'être chassés du village.

Pour récompenser le sorcier du service rendu, les notables lui donnent une rémunération et l'invitent à partager le festin dont tous les présents font les frais.

Ces diverses descriptions de cérémonies religieuses ne sont pas données comme des modèles du genre. Chacun aura pu remarquer combien elles sont imparfaites, incomplètes, et combien elles manquent de précision sur des détails d'une importance capitale. Mais, dans l'état actuel des choses, il faut, en ce qui concerne l'étude des religions annamites, nous contenter de ce qui existe. Néanmoins, elles nous permettront de tirer quelques conclusions générales sur le sacrifice annamite.

Comme on l'a vu, ces cérémonies ont presque toutes un nom particulier, tantôt sino-annamite, tantôt annamite, tantôt les deux à la fois. Mais, d'une façon générale, le sacrifice proprement dit est désigné par certaines expressions communes.

Nous avons d'abord le sacrifice appelé *Tế*. C'est le sacrifice solennel. Il est adressé aux grands Esprits, avec un appareil

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

majestueux. Les cérémonies en l'honneur du ciel, du génie des moissons, du patron de l'agriculture, sont des *Tế*. Il en est de même des cérémonies en l'honneur de Confucius, ou des génies protecteurs officiels des villages. Ce sacrifice comprend un grand déploiement de cérémonies, des officiants nombreux, revêtus de l'habit de cérémonie, et ordinairement un corps de musiciens s'y fait entendre à certains moments. Surtout, et le point est important, les offrandes comprennent, je ne sait pas s'il faut dire toujours, un buffle ou un bœuf, un bouc et un porc. Ce sont les *suovetaurilia* antiques que nous retrouvons à l'extrémité orientale de l'Asie. L'immolation de ces victimes fait-elle partie du sacrifice, ou leur mise à mort n'est-elle qu'une condition préalable et nécessaire de l'offrande de leur chair, c'est un point à éclaircir.

Le mot *cúng*, « exposer, étaler, offrir », désigne soit le sacrifice offert aux Esprits moins importants, ou offert d'une manière beaucoup plus simple, soit le sacrifice en l'honneur des Ancêtres. Pour ce dernier culte, nous avons aussi les mots *đo'm*, « remplir une tasse de riz cuit, offrir » et *quải*, « offrande accompagnée d'invitation ».

Le mot *khẩn* désigne une circonstance spéciale. C'est un sacrifice offert aux Esprits soit pour leur demander une faveur spéciale, soit pour les remercier d'avoir accordé ce qu'on leur demandait. Il implique l'idée d'un engagement que l'on prend de faire quelque chose comme témoignage de reconnaissance. C'est une prière avec vœu. Mais cette seconde partie de la définition n'est pas absolument nécessaire. Le *khẩn* n'est parfois qu'une simple cérémonie de demande.

La personne qui offre le sacrifice, c'est ou bien l'individu qui entre en rapport avec les êtres de l'autre monde, ou bien le chef du groupe qui est intéressé au sacrifice, et ce groupe c'est tantôt une famille ou un clan familial, tantôt un hameau ou un quartier, un village, ou bien une division administrative du royaume, sous-préfecture, préfecture, province, enfin ce peut être le royaume entier.

Nous avons donc le sacrifice individuel et le sacrifice collec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tif. D'un côté, par exemple, le bûcheron qui, se rendant dans la forêt, sacrifie aux Esprits de la forêt, avant d'entrer dans la région qui leur appartient; de l'autre, par exemple, l'Empereur d'Annam offrant le sacrifice au ciel, tous les trois ans, au nom de la population entière de son royaume. Entre ces deux extrêmes prennent place un grand nombre de cérémonies, la plupart du temps collectives, et offertes par le chef du groupe ou par les représentants dûment autorisés de ce groupe.

Ces cérémonies collectives ou même individuelles peuvent être appelées en certains cas officielles. Mais il est difficile, je crois, de déterminer exactement l'extension de cet appellatif. Je ne le tenterai pas aujourd'hui.

Certains sacrifices ou cérémonies, offerts pour une collectivité ou pour un simple individu, nécessitent l'intervention d'un ministre spécial, le bonze, pour le culte bouddhique, le sorcier, *phù thuỷ*, le devin *thầy boi*, ou la pythonisse, *mụ bóng*, pour les cérémonies magiques du taoïsme. Mais il arrive très souvent que dans les temples bouddhiques des villages, c'est le gardien du temple, qui doit être en ce cas considéré comme un représentant de la communauté, qui fait les quelques actes religieux d'usage.

On peut dire que, dans l'ensemble de la religion annamite, la présence d'un intermédiaire entre l'homme et les êtres surnaturels est une exception, ou plutôt est un élément tout à fait adventice. Pour le bouddhisme, cet intermédiaire est amené par la constitution même de cette religion, mais j'ai dit que, souvent, les Annamites, se conformant à leur manière propre de concevoir l'acte religieux, suppriment cet intermédiaire. Pour les cérémonies taoïques, cet intermédiaire, de quelque nom qu'on l'appelle, sorcier, devin, pythonisse, est rendu nécessaire par la complication des calculs qui précèdent ou qui constituent chaque acte religieux. L'acte de se prosterner devant un Esprit, de lui adresser une prière, de lui offrir des présents, est un acte très simple que chacun peut faire, pourvu qu'il soit animé envers cet Esprit des sentiments requis de respect, de confiance, de crainte ou de reconnaissance. Mais prédire l'ave-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nir par l'inspection d'une patte de coq, déterminer l'emplacement favorable pour un tombeau, prévoir si l'union d'un jeune homme avec telle jeune fille sera heureuse ou féconde, chasser d'un village les Esprits qui y causent les épidémies, c'est là, pour ne donner que quelques exemples, tout autant d'actes où les sentiments intérieurs, la piété, la dévotion, n'ont que faire. Il faut, par la nature même des choses, faire preuve d'une connaissance des lois magiques, qui ne s'acquiert que par une longue expérience, en un mot, il faut un spécialiste. Le rôle de ce spécialiste est bien marqué dans certains cas.

Une personne, par exemple, tombe malade dans une famille. Quelle est la cause, toujours surnaturelle, de cette maladie ? On l'ignore. On consulte donc un spécialiste, qui, après certaines cérémonies et certains calculs, énonce que la maladie est causée par tel Esprit qui veut enlever la personne malade, l'emmener dans l'autre monde et la prendre à son service. Il a indiqué, par là même, le moyen de contenter cet Esprit. Il faut lui offrir un mannequin qui remplacera la personne malade au service de l'Esprit. Le rôle du spécialiste est terminé. Il a donné les indications nécessaires ; le reste, qui sera le sacrifice proprement dit, ne le regarde plus. Ce sont les parents du malade qui prépareront les offrandes ordinaires, un poulet ou un canard, du riz gluant, du vin, du papier d'or et d'argent, des bâtonnets d'encens. Ce sont eux qui se rendront à la pagode de l'Esprit, ou à la tombe, s'il s'agit d'un mort ; ce sont eux qui offriront les présents ; ce sont eux qui présenteront le mannequin, acheté au sorcier lui-même, ou confectionné par un ouvrier spécial ; ce sont eux qui prieront l'Esprit d'accepter ce mannequin en remplacement de la personne malade ; ce sont eux enfin qui livreront aux flammes ce mannequin et le transmettront ainsi à l'Esprit.

Il y a donc là deux actes distincts, un acte religieux, accompli par les intéressés pour fléchir et contenter un Esprit, et un acte préparatoire, religieux en quelque manière, parce que le sorcier accomplit pour son compte certaines cérémonies religieuses, mais surtout destiné à donner les indications voulues

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour l'accomplissement du second acte. Les deux actes diffèrent et par la personne qui les accomplit, et par le but que l'on poursuit, et par les êtres surnaturels à qui on s'adresse, et par la manière dont on procède.

Il serait intéressant d'étudier par le détail le rôle de ces intermédiaires, sorciers, devins, pythonisses, dans tous les actes de la vie religieuse des Annamites où ils se glissent, et de déterminer par là les rapports du culte à proprement parler taoïste avec le culte des Esprits.

J'ai employé jusqu'à présent le mot de sacrifice, et j'ai dit que je ne savais pas si, dans l'acte le plus solennel, le *tế*, l'immolation des victimes devait ou non être considérée comme faisant partie intégrante de l'acte religieux. C'est dire que je donne au mot de sacrifice une signification très large. Le vrai mot correspondant à la chose, pour la majorité, peut-être pour la totalité des cas, c'est offrande. Tous les mots annamites ou sino-annamites que nous avons vus, *tế*, *cúng*, *quải*, *đóm*, que les dictionnaires traduisent aussi par « sacrifice », paraissent signifier originairement une offrande, mais sont spécialisés à l'offrande qui a un caractère religieux, car on emploie d'autres mots, dans l'usage ordinaire, pour rendre cette idée.

Toute cérémonie religieuse, à part certaines pratiques magiques peut-être, comprend une offrande. La plus simple, c'est l'offrande d'un bâtonnet d'encens que le voyageur pique dans un brûle-parfums en passant devant une pagode, ou les feuilles de papier ou d'argent qu'il jette sur le sol, à un endroit où les Esprits manifestent leur influence. Mais on a vu que l'offrande habituelle comprend des fruits, de l'alcool de riz, du riz gluant, cuit à la vapeur, ou enveloppé dans des feuilles, en forme de boudins ou de galettes, de la pâtée de riz sucrée, de la pâtée de haricots sucrée, des gâteaux en poudre de haricots grillés, en grains de riz gluant pilés, de la viande, un poulet, un canard, un cochon entier, un bouc, un bœuf ou un buffle. Dans certaines circonstances, on ajoute du riz cru, du sel; il faut voir là peut-être non des mets pour un repas pris sur le moment, mais des provisions pour un long voyage. On offre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi soit aux Esprits, soit aux âmes des morts, des vêtements en papier, des coiffures, des objets d'usage ordinaire, des sapèques en papier. Enfin, dans les temples bouddhiques, on offre des fleurs, des bâtonnets d'encens, de l'eau pure. Dans les environs de Hué, la pratique d'offrir des guirlandes de fleurs est générale pour tous les Esprits.

En somme, il s'agit, du moins pour ce qui concerne le culte des Esprits, d'objets que l'on offrirait à un vivant, et surtout de victuailles.

Un Annamite intelligent me disait :

Père, quand nous nous adressons aux Esprits, c'est comme si, placé dans une situation critique, je m'adressais à vous et vous priais de m'aider. En entrant chez vous, je vous apporte des présents, je me prosterne, je vous expose l'objet de ma demande, je vous prie d'accepter mes présents. Si vous m'avez aidé, je reviens avec de nouveaux présents vous remercier. Nous agissons de même envers les Esprits.

Cette réflexion est profonde. Elle explique presque tous les actes religieux de l'humanité. On salue les Esprits comme on salue les supérieurs, par la grande prostration, le front reposant sur les mains posées à terre. Quand on parle à un supérieur, c'est à voix basse qu'on le fait, par respect, car c'est un grave manquement à la politesse que de hausser la voix en présence d'un supérieur; de même, c'est à voix basse que l'on murmure la demande que l'on adresse aux Esprits. On n'oserait jamais se présenter devant un supérieur, surtout dès qu'on veut lui demander une faveur, sans lui apporter quelques présents; de même le culte envers les Esprits comporte des offrandes. Les rites de l'offrande aux Esprits ou aux âmes des défunts sont les mêmes que les rites de la politesse ordinaire. Les offrandes rituelles sont les mêmes que celles que l'on fait à une personne vivante. On agit avec les Esprits comme on agit avec les hommes. On leur offre ce qui fait plaisir à un homme, ce dont un homme a besoin : du vin, du riz, des viandes, des fruits, de la monnaie, des fleurs, de l'encens. Il faut voir dans l'offrande de l'encens une simple marque que les Esprits

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont sur le même pied que les grands personnages et les riches, qui font brûler parfois dans leur maison des bois odoriférants; ou bien cette offrande peut être le signe que l'on s'adresse à des êtres au-dessus de la nature humaine, à des êtres de l'autre monde, et, dans ce cas, l'encens serait, à proprement parler, le signe du culte religieux.

On offre aux Esprits ce dont les hommes ont besoin.

Ici se pose une question. Ces offrandes que l'on fait aux Esprits, les Esprits en usent-ils? Les Esprits en ont-ils besoin?

Il faudrait peut-être distinguer certaines classes d'Esprits.

Pour les âmes des morts, il semble qu'il n'y ait pas de doute à concevoir. Les Annamites croient fermement que les Ancêtres mangent réellement des mets qu'on leur offre; non seulement ils les mangent, mais ils en ont besoin, ils les réclament, et ils punissent ceux qui ne les leur accordent pas. Comment les Ancêtres usent-ils de ces mets? C'est une question que les Annamites n'approfondissent pas. Mais certainement les mets offerts sont mangés par les Ancêtres.

On peut voir le processus de cette croyance dans les divers rites des offrandes aux morts. La première offrande est faite au mort quelque temps après le décès, alors que le cadavre est encore sur son lit et n'a pas encore été placé dans le cercueil. On prépare du riz blanc et quelques sapèques; le conducteur du deuil pleure et se met à genoux; le cérémoniaire, également à genoux, récite la formule : « Qu'il soit permis d'offrir le repas! » Ils s'inclinent jusqu'à terre et se redressent; le cérémoniaire soulève le voile qui cache la figure du mort; il écarte les mâchoires, et le conducteur du deuil introduit dans la bouche du mort, par trois fois, du côté droit, puis du côté gauche, enfin au milieu, une cuillerée de riz, avec une sapèque. Puis on referme les mâchoires avec soin. Le cadavre, par conséquent l'âme, ou une, ou plusieurs des âmes du défunt, sont encore là. Ils mangent la substance même des offrandes, le riz qu'on met dans la bouche du mort. Ils ne mangent pas seulement l'essence du riz, comme certains auteurs le disent, et comme des Annamites l'expliquent. Plus tard,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lorsque le cadavre aura été mis dans la bière, lorsqu'il aura été enseveli, lorsque l'âme résidera dans la tablette funéraire, on lui offrira encore du riz, des viandes, des mets. On ne pourra plus placer ces mets dans la bouche, mais l'âme ne mangera pas moins réellement ce qu'on lui aura offert, comme lors de la première offrande faite immédiatement après le décès.

Il est également hors de doute, semble-t-il, que certains Esprits, anciennes âmes humaines délaissées, éprouvent les mêmes besoins que les âmes des Ancêtres. Ils usent des mets qu'on leur offre et les exigent au besoin par les maux dont ils accablent les hommes. Mais il pourrait se faire que d'autres Esprits, d'une nature plus noble, soient considérés comme heureux d'accepter les présents qu'on leur fait, et comme usant de ces présents, sans cependant qu'ils en aient besoin.

En établissant une nuance de plus, nous pourrions peut-être dire que, dans certains cas, l'offrande est un pur acte de politesse et de révérence. L'Esprit accepte les mets qu'on lui offre ; il est heureux de les recevoir ; mais ce qu'il considère surtout, ce sont les dispositions intérieures de l'offrant, son respect, sa confiance. Or, ces dispositions pourraient se manifester d'une autre manière. Si l'offrant choisit l'offrande de mets, d'objets utiles, c'est qu'il y a été poussé par l'usage ordinaire qu'il suit quand il se présente devant un supérieur. Mais s'il avait choisi toute autre manière de témoigner son respect envers l'Esprit, l'Esprit en aurait été tout aussi satisfait.

Pouvons-nous aller plus loin dans nos suppositions, et dire que le témoignage de respect envers les Esprits, c'est parfois la simple prostration accompagnée des prières convenables ? Un fait que je signalerai plus loin permettrait de le conclure. Par conséquent, il pourrait se faire que, dans certaines cérémonies religieuses, l'acte principal consistât dans la prostration, et que l'offrande de mets n'intervînt que pour manifester d'une manière plus sensible les sentiments dont on est animé envers les Esprits, et cela sous l'influence des pratiques ordinaires de la politesse civile.

Hué, Annam. Léopold CADIÈRE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES RELIGIONS DE L'ANNAM[1]

IV. Les Êtres surnaturels

Quand on étudie une religion, la question la plus intéressante c'est celle qui concerne les êtres surnaturels auxquels on rend un culte. Quels sont ces êtres ? Comment les conçoit-on ? Quels rapports entretiennent-ils avec les hommes ? L'étude des temples, des cérémonies religieuses, du sacrifice et de tout ce qui s'y rattache, doit tendre, ce me semble, à résoudre ces questions, dont l'importance est capitale.

Nous avons vu que la religion principale des Annamites est la religion des Esprits. Le bouddhisme n'est qu'une religion secondaire. Je m'attacherai donc à décrire surtout les divers Esprits vénérés par les Annamites ; mais, auparavant, je dirai un mot des divinités bouddhiques. Et, comme le Taoïsme, bien que se rattachant au culte des Esprits se présente cependant à nous sous un aspect particulier, avec ses pratiques magiques, je signalerai également, très brièvement, les principaux génies du culte taoïque.

1° **Divinités bouddhiques.** — Pénétrons dans un temple bouddhique. C'est le temple du village de Mĩ Ḍịnh, dans la province du Quảng-Bình. Ce n'est pas un de ces temples nus comme on en rencontre dans tant de villages. Ce n'est pas non plus un temple peuplé de légions de statues, comme j'en ai vu à Canton, ou comme on en voit, mais moins bien garnis, au Tonkin ou à Hué. Le *chùa* de Mĩ Ḍịnh renferme quelques statues seulement, juste ce qu'il faut pour nous donner une idée des principales divinités que le bouddhisme a introduites en Annam.

1. Voir *Recherches*, janvier 1913, p. 37 ; mai 1913, p. 223.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le temple est du troisième type, c'est-à-dire qu'il est constitué par un simple corps de bâtiment, formé de trois travées, avec, aux deux bouts, deux appentis. Sur le devant, une cloison en planches, fixée au premier rang de colonnes, ménage une sorte de vestibule, qui court sur toute la longueur de l'édifice, et qui est fermé, en avant, par le mur antérieur du temple.

Dans le vestibule, on remarque, adossé au mur antérieur du temple, et faisant face, par conséquent, à toutes les divinités exposées dans le temple, la statue de *Hộ Pháp*. C'est un génie ventru, le « Protecteur de la Loi », c'est-à-dire de la religion bouddhique.

Sur l'autel, autour de lui, quelques flambeaux et deux brûle-parfums sculptés en forme de griffons, dont l'un très artistique, produit du vieil art annamite.

Nous franchissons la cloison en planches qui ferme le vestibule, et nous voyons, dans la travée centrale, trois autels qui vont en s'étageant, et, dans chaque travée latérale, un seul autel.

Sur l'autel le plus élevé de la travée centrale siègent trois statues en cuivre doré, assises, dans des poses hiératiques, sur une fleur de lotus. Au centre est *Thích Ca*, ou *Thích Ca mâu ni*, Câkyamuni. A sa gauche, considérée comme place d'honneur, il a *Di đà*, ou *A di đà phật*, Amitabha. A sa droite on voit *Di lạc*, Maitreya.

Les auteurs qui se sont occupés de l'école bouddhique du Nord, « le grand Véhicule », Mahâyâna, renseigneront ceux que la question intéresse sur les subtilités de ces triades. Ils nous expliquent que les théories du *Trikâya*, en sino-annamite *tam thân*, « les trois corps » et du *Triratna*, en sino-annamite *tam baũ'u*, « les trois joyaux » ont, sous l'influence des dogmes brahmaniques, abouti en pratique à la personnification des trois éléments de la religion bouddhique, le Bouddha, la Loi et l'Église, sous la forme de trois divinités représentant le Bouddha du passé, ou Dhyani Bouddha, qui est ici Amitabha, en sino-annamite *Di đà*; le Bouddha futur, le Messie bouddhique,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Maitreya, ou Avalokiteçvara, un Dhyani boddhisattva, ici *Di lạc*; enfin le Bouddha présent, un Manushi Bouddha, qui est le fondateur du Bouddhisme actuel, en sino-annamite *Thích ca*.

Inutile de dire que non seulement le peuple annamite, mais même les gardiens de temples bouddhiques et la plupart des bonzes, sont profondément ignorants de toutes ces théories.

Devant cette triade sont placées trois autres statues. Celle du centre représente *Chuẩn đề*, « le Régent de la grande Ourse ». A sa gauche est *Phổ hiền*, une personnification de la sagesse, et à sa droite *Văn thù*. Ces deux mots sino-annamites traduisent le nom du Boddhisattva fameux, Mandjurrî, personnification de la science, de la sagesse transcendante.

Enfin, le troisième autel, tout à fait en avant, supporte, au centre, un Bouddha ventru, appuyé nonchalamment sur un rocher et abrité par une sorte de dais en bois sculpté. C'est Amitabhâ, le Bouddha de contemplation, que nous avons déjà vu dans la première triade, sous le nom de *Di đà*. Ici il est représenté jouissant de la paix suprême dans son paradis de l'Ouest. C'est ce lieu de délices que représente la petite grotte en bois sculpté où il se tient. Les Annamites appellent ce paradis *Cực lạc* ou *Cực lạc thế giái*, « la joie extrême aux limites du monde ». C'est la « terre pure » par excellence, le port de la rédemption finale, après les agitations et les tempêtes des diverses transmigrations. C'est un Nirvana conscient et rempli de délices, plus approprié à la conscience populaire que le Nirvana traditionnel.

A côté d'Amitabhà sont quàtre Bodhisattvas qui l'escortent et l'assistent. Ce sont des peintures sur bois sans grande prétention artistique.

Par devant, debout de chaque côté, et se faisant face, deux statues, dites *Giám trái*, que je n'ai pu identifier.

Enfin, les objets usuels du culte, un brûle-parfum, une crécelle en bois, une cloche hémisphérique.

Dans la travée de droite, nous voyons plusieurs statues, représentant une femme qui porte un enfant dans ses bras.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est *Quan Âm*, une des divinités les plus populaires dans le bouddhisme chinois. On croit généralement que c'est une divinité femelle honorée en Chine avant l'introduction du bouddhisme et que les bouddhistes adoptèrent comme une incarnation du Bodhisattva Avalôkiteçvara. Certains la confondent aussi avec Maitrêya, le Bouddha futur. Les expressions chinoises qui désignent cette divinité lui donnent les attributs les plus touchants et les plus gracieux. C'est le Bodhisattva « aux mille bras et aux mille yeux », « le grandement miséricordieux, le grandement compatissant » ; c'est « le grand étudiant à la robe blanche », « le roi suprême », « le son du monde lumineux », ou bien encore « le souverain qui surveille le son des prières des hommes ». Il est considéré comme l'incarnation de la charité, de la compassion, du pardon, de la grâce céleste. C'est celui qui accorde des enfants aux femmes qui l'implorent. Il me semble voir encore la figure pleine d'un recueillement majestueux et d'une infinie compassion d'une statue colossale de Quan Âm que l'on vénère dans une pagode de Canton. Devant elle, sur les indications de prêtres taoïstes, si je ne me trompe, des femmes dansaient en battant des mains, pour obtenir des enfants. C'est la divinité la plus énigmatique et la plus attachante du panthéon bouddhique.

Dans la travée de gauche, — je veux dire qui est à la gauche du spectateur lorsqu'il regarde l'autel principal — une niche en bois sculpté, laqué, doré, renferme la triade que nous avons déjà vue dans la travée centrale. C'est un don d'un citoyen du village qui était allé à Canton et qui en avait rapporté quelques statuettes comme témoignage de sa dévotion. Avec la triade sont deux autres statues dont on ne put me dire le nom. A côté de la niche, deux autres statues représentent *Thế chí*, le Mahastâna indou, un Bodhisattva de la suite d'Amitâbha.

Enfin, de chaque côté de la pagode, appendus aux murs des appentis, sont les tableaux des dix régions de l'enfer bouddhique, *Thập điện*. Ces dix tableaux peints sur bois, ne manquent pas d'un certain cachet artistique, surtout pour ce qui regarde les figures supérieures, représentant les juges infernaux et

Université Côte d'Azur. Bibliotheques

leurs aides. Quant aux démons ou aux damnés, elles sont horribles. C'est que ces malheureux habitent la région « de la perversion humaine », « le palais de l'obscurité », le lieu « où l'on ne peut être joyeux ». Sur un panneau, des suppliciés sont plongés dans une chaudière bouillante. Ailleurs, on en voit placés entre deux planches et sciés par des démons. Ou bien ils sont broyés dans une cave. Les moins malheureux sont forcés de s'asseoir sur un siège hérissé de pointes aiguës. Dans un coin, un chien s'enfuit : c'est un riche brahmane qui, en punition de son avarice, fut changé en cet animal immonde. Un rayon d'espoir vient cependant réjouir ces scènes de souffrances, c'est lorsque, dans le sixième panneau, *Mục liên*, Mandgalyâyana, l'assistant de gauche de Bouddha, le disciple renommé par sa science magique, descend dans l'enfer pour soulager sa mère qui y était détenue.

2° **Divinités taoïques.** — Telles sont les principales divinités vénérées dans les temples bouddiques de l'Annam.

Dans un autre temple, celui de Lý-Hoà, dans le Quang-Bình, outre les statues que je viens de mentionner, je vis des statues taoïques : aux pieds de Maîtreya et de Çakyamuni, trônait Ngoc Hoàng, « l'Empereur de Jade », le Maître du monde. Dans d'autres endroits, le culte du Bouddha avait été éclipsé par celui de Quan Đê, le Man chinois, qui est rangé ordinairement parmi les génies taoïques. J'ai déjà fait remarquer combien les temples témoignaient souvent de l'éclectisme religieux des Annamites.

Le panthéon taoïste comprend, au dire des auteurs, une trinité méditative, qui a la direction morale du monde. Ce sont les *Tam Thanh*, « les Trois purs ». Lão tũ, le fondateur du taoïsme, est une de ces trois divinités. Puis vient le Maître du monde, Ngoc-Hoàng, l'Empereur de Jade, assisté d'une autre triade, *Tam Quân*, les Trois Souverains, le Souverain du Ciel, le Souverain de la Terre et le Souverain des Eaux. Les Génies des Astres, du Soleil, de la Lune, de la Grande Ourse, du Tonnerre ; les cinq Empereurs mythiques ou semi-historiques de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chine, les Esprits de grands guerriers, parmi lesquels Quan Đê, ou de grands philosophes, le Génie du sol surtout, connu sous plusieurs noms ou plusieurs formes, le Génie du foyer, une foule d'autres Esprits, attirent plus ou moins l'attention des dévots. Parmi ces Esprits, quelques-uns sont propres à la nation annamite. Ils ont, au Tonkin ou en Annam, leurs temples spéciaux, dans leurs villages d'origine. A quel titre les range-t-on dans le panthéon taoïque? Pourquoi ne feraient-ils pas partie plutôt de la religion des Esprits? C'est ce que l'on n'a pas très bien déterminé, je crois.

En tous cas, Ngoc-Hoàng est la divinité dont se réclament les sorciers dans un grand nombre de leurs pratiques. C'est par le moyen des sorciers que le peuple le connaît. Les gens n'ont de rapports avec lui que par leur intermédiaire. Mais, en revanche, tous vénèrent le Génie du sol et le Génie du foyer, Si ces Esprits sont réellement taoïques, c'est en ce sens que l'on peut dire que les Annamites sont taoïstes.

3° **Les Esprits.** — Cette rapide énumération des divinités taoïques nous amène naturellement au culte des Esprits.

Les Esprits sont ou bons ou mauvais. C'est là, je l'avoue, une classification qui, malgré sa simplicité, aurait besoin d'être vérifiée et d'être précisée. Un Esprit bon, c'est celui qui fait du bien aux hommes; mais il punit aussi quelquefois, et, par là, il fait du mal aux hommes. Un Esprit mauvais est celui qui fait du mal aux hommes. Mais pourquoi fait-il du mal? Est-ce parce qu'il se plaît à tracasser les mortels et que sa nature est foncièrement mauvaise? Ou bien plutôt, ne serait-ce pas parce qu'il souffre, parce qu'il a besoin de nourriture, parce qu'il en demande aux hommes et qu'il en demande de manière à être entendu, c'est-à-dire en faisant du mal aux hommes. Par conséquent, les maux qu'il cause, peut-être les hommes en seraient-ils exempts, s'ils pensaient toujours à l'Esprit, s'ils subvenaient toujours à ses besoins. En un mot, les maux causés par l'Esprit soi-disant mauvais ne sont peut-être qu'une punition, tout comme les maux causés par l'Esprit soi-disant bon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En divisant les Esprits en deux catégories, les bons et les méchants, je me base surtout sur la langue. Les Annamites connaissent, en effet, les *Thần*, Génies, Esprits bons, et les *Ma*, les *Quỉ*, « démons », « diables », Esprits mauvais. Mais là encore, la démarcation n'est pas franche, car souvent, dans les cérémonies religieuses, surtout magiques, les Esprits mauvais sont qualifiés de *Thần*. La terminologie est un peu flottante. Mais elle indique quand même, semble-t-il, des êtres distincts. D'un côté les Génies, Thần, auxquels je rattacherai les âmes des Ancêtres, et de l'autre les démons, *Ma*, et les diables, *Quỉ*.

Après avoir donné quelques détails sur les divers Esprits bons et Esprits mauvais auxquels les Annamites rendent un culte, je tâcherai de définir la nature de ces Esprits.

A. Esprits bons, Thần, Génies. — *Le Ciel.* — Je commencerai l'étude des Esprits bons, ou Génies, en parlant d'un être surnaturel qui ne rentre pas tout à fait dans la catégorie des Génies. C'est le Ciel.

D'un côté, en effet, le Ciel n'est jamais appelé *thần* par les Annamites; on étonnerait un Annamite en lui demandant si le Ciel est un génie. Dans la conscience religieuse du peuple, ce personnage occupe une place supérieure à celle de tous les génies; bien plus, il semble sortir de la classe des génies pour former une classe à part. Mais, par ailleurs, le Ciel semble bien avoir ce que nous verrons plus loin être la caractéristique de la notion de Génie.

Les Annamites ont deux mots pour désigner le Ciel : l'un, sino-annamite, *thiên*, employé seulement dans certaines expressions consacrées ou dans la langue lettrée; l'autre, usité journellement, et faisant partie de la langue vulgaire, *trời*.

Par le mot *trời*, on désigne tout ce qui est au-dessus de la surface du sol, dans un sens matériel, tout ce que l'on aperçoit quand on dresse la tête, depuis la ligne circulaire de l'horizon, qui est « le pied du Ciel », jusqu'aux profondeurs extrêmes de la voûte céleste. Considéré dans son ensemble, le Ciel constitue la moitié du monde, l'autre moitié étant formée par la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terre : l'expression *trở'i đất*, « Ciel et terre », désigne l'univers entier. Le Ciel a frappé les Annamites par son immensité, aussi le mot *trở'i*, soit seul, soit associé au mot *đất*, « terre », est-il employé souvent pour exprimer le superlatif, quelque chose d'excessivement grand, d'immense.

Ce ciel matériel est considéré comme doué d'une énergie active ; il est le principe des phénomènes atmosphériques : « le ciel est serein », veut dire « il fait beau temps ». On dit : « le ciel est frais », « le ciel est ardent », « le ciel pleut », pour « il fait frais », « il fait soleil, il fait chaud », « il pleut ». « Le temps change » se dit « le ciel change » ; l'été, l'automne, les quatre saisons sont rendues par des expressions où entre le mot ciel, et qui peuvent se traduire par « le ciel est en été, en automne, en hiver, en printemps ».

Le Ciel considéré ainsi comme principe des phénomènes atmosphériques est personnifié par les Annamites. On dit : « Monsieur le Ciel », *Ông Trở'i* ; dans les expressions citées plus haut, on remplace ordinairement le mot Ciel par le mot *ông*, « monsieur », et l'on dit communément : « Monsieur pleut », « Monsieur fait chaud », « Monsieur fait une inondation ». L'emploi de ce mot *ông*, littéralement « grand-père », titre honorifique donné à un homme respectable, aux génies, prouve clairement que, dans l'esprit du peuple, le Ciel est considéré comme un être, comme une personne respectable, dont l'activité se manifeste par les phénomènes qui se passent dans le ciel.

Le Ciel joue un rôle plus grand encore. Il est le principe et la providence des hommes ; il est la cause immanente de ce qui se passe ici-bas, de la vie et de la mort des hommes, du bonheur et du malheur, de la richesse et de la pauvreté. Tout vient par l'ordre du Ciel, c'est le Ciel qui règle tout. Les maladies contagieuses surtout, les fléaux qui déciment la population viennent du Ciel. Le Ciel n'est pas éloigné de nous. Il voit tout ; il est le témoin de ce que l'on fait, de ce que l'on souffre. Il est bienfaisant et aide les hommes ; on peut l'invoquer, on peut lui crier son malheur, on peut implorer son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

assistance. C'est des milliers de fois que, chaque jour, de la terre d'Annam, monte vers le Ciel miséricordieux et juste, ce cri des malheureux : *Trời ôi* ! « Oh ! Ciel ! », cri de supplication, de souffrance, de découragement, d'indignation, d'étonnement.

On peut pécher envers le Ciel, on peut le blasphémer, l'injurier. Mais le Ciel sait punir les fautes qu'on commet contre lui. Le Ciel n'est pas une puissance aveugle : il examine, il réfléchit, il juge. On en appelle à son jugement, à sa connaissance parfaite des sentiments les plus cachés du cœur humain. Un innocent injustement accusé s'écriera : *Trời xét, trời biết* ! « Le Ciel examine, il sait, il voit ce que je fais, il entend ce que je dis, il est témoin que je dis vrai, que je suis innocent, il ne laissera pas impunie la violence que l'on me fait.

Tous ces attributs du Ciel sont basés sur des formules que l'on entend couramment dans le langage des Annamites. Ces expressions nous montrent le Ciel comme un être tout-puissant, intelligent et bon, omniscient et juste, à qui on a recours quand on souffre, comme on appelle instinctivement son père ou sa mère : *Trời ôi* ! « Oh ! Ciel ! » *Cha ôi* ! *Ma ôi* ! « Oh ! mon père, oh ! ma mère », je souffre, secourez-moi !

Ceux qui sont au courant des idées philosophiques chinoises me diront peut-être qu'il faut voir dans la croyance des Annamites une influence des idées qui ont cours en Chine sur le *Thiên*, « le Ciel ». Je ne nierai pas cette influence. La Chine a exercé une domination effective de plus de dix siècles sur le peuple annamite. Sa domination morale dure encore, depuis plus de dix siècles également. Il est donc impossible que, pendant cette longue suite de siècles, les idées chinoises sur le *Thiên* n'aient pas pénétré plus ou moins dans l'âme annamite. Il serait difficile de faire aujourd'hui le départ entre ce qui appartient en propre au peuple annamite et ce qui lui vient d'ailleurs, tant en ce qui concerne la notion du Ciel que sur beaucoup d'autres questions.

Mais il me semble cependant, tant l'idée du Ciel est profondément ancrée dans l'âme annamite, que les sens principaux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que nous avons vu donner au mot *trời* font partie du bagage philosophique et religieux propre à la nation annamite : Ciel matériel, Ciel considéré comme principe des phénomènes atmosphériques et vaguement personnifié, Ciel considéré comme un être puissant ayant une influence souveraine sur la destinée des hommes. Si le doute était permis, ce serait seulement, je crois, pour ce dernier attribut. On peut admettre, je crois, que cette croyance a été affinée, s'est développée sous l'influence des idées chinoises, mais qu'il existait dès l'origine, dans la conscience annamite, l'embryon de cette notion. La preuve en est, comme je l'ai dit, que cette notion a trop profondément imprégné l'âme annamite, et se manifeste trop couramment dans le langage populaire, pour qu'on puisse y voir un simple apport venu de l'étranger. Les idées bouddhiques, les idées confucianistes, qui sont historiquement d'importation chinoise, et presque aussi anciennes que l'importation des idées concernant le Ciel, si réellement ces dernières ont été importées, n'ont pas à ce point pénétré dans la vie, dans l'âme, dans le langage du peuple annamite.

Quelque claires que soient les notions que l'on se fait du Ciel et de son influence, elles laissent cependant plusieurs points dans l'obscurité. Cet être, que nous avons vu si noble, si grand, est-il distinct du ciel matériel que nous apercevons sur notre tête ? A l'intelligence et à la bonté, joint-il la substance ? A-t-il une personnalité propre ? Est-il infini ? Est-il l'origine première de tout ce qui existe ? Ou bien se confond-il avec le ciel matériel, dont il n'est que la personnification ? Toutes ces questions, les Annamites, je crois, ne se les posent pas, tout comme ils ne se posent pas une foule de questions qui nous semblent cependant d'une importance capitale, à nous, Occidentaux.

Jusqu'ici, nous avons étudié la langue, pour nous faire une idée de ce que les Annamites conçoivent quand ils parlent du Ciel. Mais le langage n'est pas tout. Ce que l'on fait manifeste souvent d'une manière éloquente ce que l'on sent, ce que l'on croit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Annamites rendent de diverses façons un culte au Ciel. Laissant de côté certaines manifestations encore un peu obscures de ce culte, je signalerai ici une pratique que j'ai déjà étudiée en détail et qui jette, je crois, un jour plus grand sur la croyance des Annamites.

Lorsqu'un grave danger menace, lorsque, par exemple, un homme, atteint d'un mal humainement inguérissable, est sur le point de mourir, les parents de cet homme sortent de la maison, et, tenant une poignée d'herbes dans la bouche, ils se prosternent, en fondant en larmes et en criant : « Mordant une poignée d'herbe, nous nous prosternons devant le Ciel, et nous demandons au Ciel de venir à notre aide et de nous sauver. » Ou bien, on emploie le pronom emphatique : « Nous nous prosternons devant Toi, et nous Te demandons de venir à notre aide et de nous sauver. » Une traduction plus littérale serait : « Nous Te demandons de sauver, c'est-à-dire et le malade et nous. »

Cet acte religieux offre, tout d'abord, un double caractère de simplicité et de grandeur qui impressionne vivement ceux qui en sont témoins. Nous sommes loin, très loin, des autres cérémonies religieuses des Annamites, surtout des cérémonies magiques. Nous avons là, semble-t-il, un fait religieux spontané et primitif, une manifestation du sentiment religieux, telle qu'on la conçoit jaillissant naturellement de tout être humain qui se voit exposé à un danger imminent, inéluctable, auquel il ne peut échapper par ses propres forces, et qui croit en même temps que ce danger peut être écarté par une puissance mystérieuse dont l'homme dépend.

Le sentiment qui détermine cet acte, ce n'est pas la peur. Sans doute, on a peur que le malade meure ; mais cette crainte n'est que l'occasion de l'acte, ce n'en est pas la cause déterminante. Si l'on se prosterne devant le Ciel, si on l'implore, c'est qu'on a confiance en lui, c'est qu'on espère qu'il écartera le malheur imminent. C'est donc la foi, c'est l'espérance, qui poussent les Annamites à invoquer le Ciel. On ne l'invoque pas dans les circonstances ordinaires de la vie, pour un de ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maux quotidiens dont souffre l'humanité. C'est dans les grandes circonstances, lorsqu'on a perdu tout espoir, qu'on ne sait plus à qui avoir recours, c'est alors que le Ciel reste l'ultime espérance. Cette circonstance confirme ce que nous avons déjà vu de la croyance à la Toute-puissance et à la Toute-bonté du Ciel.

Cet acte religieux est éminemment simple, ai-je dit. Pas d'offrandes, pas de promesses, pas de rites compliqués, pas de formules développées ou fixes : « Nous prions le Ciel de nous sauver ! » ou bien : « Nous T'en prions, Sauve-nous ! » On n'énonce pas même clairement l'objet de la demande, ce que l'on fait soigneusement dans les autres cérémonies religieuses. Le Ciel sait tout, il voit tout. Il est donc inutile de lui exposer clairement la faveur qu'on lui demande. D'ailleurs, le cas est d'une extrême urgence. On n'a pas, pour ainsi dire, le temps d'expliquer largement ce que l'on veut. Il s'agit d'un recours immédiat que le Ciel seul peut accorder.

Cette demande est cependant accompagnée des dispositions convenables à l'état de l'impétrant. « Nous nous prosternons devant le Ciel ! Nous nous prosternons devant Toi ! » C'est l'adoration. Le mot *lạy* désigne la grande prostration, à deux genoux, la tête reposant sur les deux mains posées, les doigts croisés, à plat contre terre. C'est la prostration humble et suppliante. Dans l'usage ordinaire de la vie, ce signe de respect s'est stylisé ; on se prosterne solennellement, lentement, en détaillant les mouvements, avec rythme et mesure, avec ensemble et en cadence. Mais ici, c'est plutôt le corps qui se laisse tomber devant un être mystérieux dont on reconnaît la toute-puissance et que l'on implore.

Cet acte d'adoration est accompagné de pleurs, de gémissements. Dans les autres cérémonies religieuses, l'impétrant profère sa demande à voix basse, comme quand on parle à un supérieur. Ici, on clame sa demande. Ces cris ne doivent pas être considérés comme un manque de respect. Ils sont la marque naturelle de l'affliction, de la désolation extrême où l'on se trouve. Dans les grands malheurs, on laisse de côté tout formalisme, et nul n'en est offensé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans tous ces éléments, si simples, si naturels, une pratique nous surprend. C'est cette poignée d'herbe que l'impétrant place dans sa bouche ; bien plus, non content d'accomplir l'acte, il fait ressortir ce qu'il fait, et dans la courte formule qu'il prononce, il fait savoir qu'il tient cette poignée d'herbe dans sa bouche : « Mordant de l'herbe, nous Te supplions de nous sauver ! » Cette pratique semble avoir un caractère de convenu qui détonne à côté de la simplicité et du naturel des autres éléments. C'est, m'a-t-on dit constamment, la marque d'une humiliation extrême, le signe d'un abaissement profond. L'impétrant est parvenu au comble de la misère et de l'infortune ; il en est réduit au rang des animaux privés de raison qui broutent l'herbe ; il est comme déchu de son titre d'homme, et ravalé au rang des bêtes.

Nous pouvons, jusqu'à preuve du contraire, retenir cette explication comme valable. Il se peut que, à l'heure actuelle, cette pratique soit devenue une pure coutume. Mais c'est une manifestation stylisée, outrée, si l'on veut, mais véritable et sincère quand même, de sentiments intérieurs naturels et réellement existant, sentiments d'humiliation profonde, d'abjection, d'anéantissement complet devant la toute-puissance du Ciel.

Ainsi donc, cette supplication au Ciel est un fait religieux très simple et à la fois très noble. Elle nous renseigne sur l'être auquel on s'adresse : le Ciel, ainsi invoqué, est celui qui sait tout, qui peut tout, qui est bon. Elle nous montre en même temps de quels sentiments sont animés ceux qui s'adressent à lui : la foi, l'espoir, l'adoration, la reconnaissance du néant de l'homme devant le Ciel.

Serait-il téméraire d'émettre l'opinion que l'idée que les Annamites se font vaguement du Ciel, se rapproche sur beaucoup de points de l'idée qu'un payen pourrait concevoir de Dieu, en se basant uniquement sur les lumières de la raison, et que, d'un autre côté, les sentiments que les Annamites manifestent quand ils ont recours au Ciel, ressemblent étrangement aux sentiments qu'un payen, toujours guidé par la raison, pourrait concevoir à l'adresse de ce Dieu, vaguement entrevu ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On pourrait peut-être dire, en traduisant un peu tendancieusement une phrase proverbiale que les Annamites emploient parfois : « Profondément humiliés devant le Ciel, les Annamites prient, et leurs supplications arrivent jusqu'à Dieu[1] ! »

Pour être complet, je devrais discuter le fait que les Annamites, lorsqu'ils invoquent le Ciel, soit de la manière dont je viens de parler, soit dans d'autres circonstances, se placent en plein air, en face du ciel physique. Ce fait semble prouver que leur culte est adressé, ou mieux était adressé primitivement au ciel physique. La conclusion serait, je crois, peu certaine. Les Annamites n'ont pensé à rendre un culte au Ciel que lorsqu'ils ont été persuadés qu'il y avait dans le Ciel une puissance mystérieuse, plus ou moins vague, mais surnaturelle, de qui dépendait le bonheur ou le malheur des hommes. L'acte d'implorer le Ciel suppose nécessairement la croyance en un pouvoir surnaturel qui a été localisé dans le ciel physique, mais qui en est cependant distinct.

Mais, de quelque manière que l'on explique le culte rendu au Ciel, il n'en reste pas moins vrai qu'il présente un caractère tout particulier. On reconnaît au Ciel un pouvoir transcendant et cette croyance place le Ciel à un rang bien supérieur à celui qu'occupent les autres Génies dont nous allons parler.

Génies telluriques. — Les Génies telluriques, s'ils occupent une place moins éminente dans les croyances annamites, occupent, par contre, plus de place dans le culte.

Je n'ai, jusqu'à présent, réuni que des notes incomplètes sur ces Génies de la terre. Mais l'idée générale qui se dégage des faits remarqués, c'est que la terre, ou mieux le sol, sur lequel les Annamites sont fixés, ne leur appartient pas. Il a un maître dont les droits sont antérieurs aux droits des occupants actuels. Les droits de ce possesseur primitif sont imprescriptibles. Il faut donc, en toute occasion, faire acte de dépendance, de vassalité, de location.

1. La phrase à laquelle je fais allusion est celle-ci : « *Caïn cõ, kên, không thân tr'òi* ! » « Mordant de l'herbe, je crie et je n'arrive pas jusqu'au Ciel ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'acte le plus simple qui prouve cette croyance, c'est celui que j'ai étudié dans le Quảng Bình. Le propriétaire d'un champ de pastèques ou de toute autre espèce de légumes, plante, au milieu de son champ, un pieu en bambou, auquel sont attachés quelques brins de bambou ou de rotin qui signifient les verges, ou un petit panier en bambou grossièrement tressé, qui représente ces longs paniers où l'on emprisonne les cochons quand on veut les transporter d'un lieu à un autre.

A côté du pieu, on place ordinairement une petite cabane minuscule en bamboux ou en roseaux tressés. Le tout est désigné par *Thổ Chủ*, « le Propriétaire du Sol ». Même si la petite cabane qui représente la pagode du Génie est absente, le caractère du pieu est nettement religieux, dans la croyance des gens.

C'est comme si le paysan qui a planté les légumes disait aux maraudeurs : « Ces pastèques ne m'appartiennent pas. Le véritable propriétaire, c'est le Génie dont vous voyez ici la pagode. Si vous volez quelques fruits, vous serez punis des verges ou vous serez mis à l'amende d'un cochon, et cette punition, c'est au nom du Génie, du vrai propriétaire qu'on vous l'infligera. »

C'est une des explications que l'on m'a données. Une autre explication veut que l'on érige cette petite cabane pour obtenir la protection du Génie propriétaire du sol sur la récolte.

Mais, quel que soit le sens que l'on donne à cette pratique, il n'en est pas moins vrai que le paysan qui cultive un lopin de terre croit travailler un bien qui n'est pas à lui; s'il veut préserver sa récolte, il doit recourir à l'aide de ce propriétaire authentique du sol.

Dans un coin du jardin qui entoure chaque maison annamite, on voit parfois une petite pagode. C'est ordinairement la pagode dédiée à *Thổ Chủ*, « le Propriétaire du sol », ou *Thần đất*, « le Génie du terrain », ou *Thổ Công*, « le Duc du sol », ou « le Duc Sol ». C'est toujours la même croyance. Celui qui habite la maison et occupe le jardin se croit obligé de rendre ses hommages au propriétaire réel. C'est ce « Monsieur de la terre », *Ông địa*, comme on l'appelle aussi, que l'on vénère dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un coin de l'enceinte de certaines pagodes. Quelle autorité doit avoir le Maître du sol, pour que les Génies eux-mêmes ne puissent le déposséder entièrement et soient obligés en quelque manière de faire acte de vassalité.

Pour enterrer un mort, il faut également tenir compte du Propriétaire du sol. Le Rituel funéraire prescrit un sacrifice à la Princesse Terre, *hận Thổ*, qui a lieu lorsque le cercueil est à moitié recouvert de terre. On remercie l'Esprit de la terre où est la sépulture, et on le prie de protéger le mort, afin qu'il jouisse de la paix. Et on voit souvent aussi dans l'enceinte des grands tombeaux, un petit édicule dédié au Propriétaire du sol. On l'a dépossédé en faveur du mort, il faut qu'on lui rende un culte en échange.

Cette croyance apparaîtra dans un jour plus complet, si l'on remarque que parfois cet édicule consacré au Propriétaire du sol a été construit à la suite de malheurs qui, au dire du sorcier, ont été causés par l'Esprit dont on avait violé le domaine. On avait élevé la pagode, construit la maison d'habitation, ou creusé le tombeau, sans tenir compte des droits du Propriétaire du sol. Celui-ci montre ses titres de propriété. Il punit les empiétements sacrilèges, l'occupation illégale de son domaine, et l'on est obligé de penser à lui, de lui faire des offrandes pour l'apaiser, de lui élever un temple. Désormais, quand on fera une offrande sur son terrain, à d'autres qu'à lui, il aura toujours sa part.

Dans certains villages on vénère, dans une pagode spéciale, des Esprits appelés *Bổn địa*, ce qu'il faut traduire, je crois, par « les premiers occupants du lieu », « les authentiques habitants ou occupants de la terre ». Le cas me paraît se rattacher à la question du Propriétaire du sol.

Certainement, dans quelques cas, la croyance au propriétaire authentique du sol se manifeste par un culte rendu aux mains des premiers hommes qui ont occupé le terrain que l'on cultive ou que l'on habite. Mais il me semble que, dans la plupart des cas, le culte est rendu à des Esprits indépendants de la nature humaine. Les expressions employées le prouvent. Les cas où

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la croyance se manifeste le prouvent aussi. Un terrain pris sur la forêt ou sur les eaux, et qui n'a jamais été occupé par les hommes, peut tout aussi bien avoir son temple consacré au Propriétaire du sol, qu'un terrrain cultivé depuis de longues générations.

Quelques cas apparentés nous montrent aussi des Esprits indépendants de la nature humaine qui sont les vrais propriétaires des biens de la terre. Le bûcheron qui va dans la forêt sacrifie au *Thần núi*, au « Génie de la montagne », considéré comme propriétaire des produits de la forêt. Les chasseurs qui ont capturé une bête dans leurs filets offrent, dans certaines régions, certaines parties de la bête, le bout de l'oreille gauche, le foie, au « Génie du sol », considéré également comme propriétaire des êtres vivant dans la forêt.

Une question intéressante se pose. Ce propriétaire du sol est-il un, ou est-il multiple ? Sans prétendre résoudre définitivement la question, je crois qu'il faut plutôt conclure des faits qu'il existe plusieurs propriétaires, en ce sens que chaque lieu aurait son propriétaire.

J'ai mentionné plus haut parmi les noms que l'on donne au Génie du sol, celui de *Thổ Công*, « le Duc Sol » ou « du sol ». Si l'on ajoute à ce vocable celui de *Thổ Địa Long Thần*, « Génie Dragon du sol et de la terre », et celui de *Thổ kỳ*, qui, paraît-il, désigne un génie féminin, on a une triade tellurique, que l'on rattache au taoïsme, et à laquelle les Annamites rendent souvent un culte dans leurs maisons privées. Ces trois personnages sont assez indistincts. Il se pourrait qu'ils représentent le même Génie, le Génie du sol.

On doit rattacher, semble-t-il, au culte du Propriétaire du sol, le culte que l'on rend aux génies protecteurs des villages. Sans doute, ces génies sont actuellement dûment canonisés par le gouvernement central, qui leur accorde de temps en temps un titre honorifique, c'est-à-dire les hausse à un rang supérieur et les députe légalement à la garde de telle ou telle commune. A s'en tenir aux brevets donnés par l'empereur, et aux légendes qui ont cours — légendes qui malheureusement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont été recueillies en trop petit nombre — ces génies sont d'anciens capitaines, des mandarins illustres, des aventuriers, qui ont jadis rendu des services à l'État ou ont fait trembler le peuple. Ils se rattachent donc au culte des anciens héros, au culte des morts.

Mais ce n'est qu'une apparence. Ces Génies n'apparaissent, dans la conscience religieuse des Annamites, qu'avec un caractère officiel, aux jours fixés pour les cérémonies rituelles. Il y a d'autres Génies, non diplômés, innommés et vagues, qui jouent un plus grand rôle dans la croyance des Annamites. Ce sont les Esprits que l'on désigne par l'expression *Giăng to'n* littéralement, « fleuves et montagnes », mais qu'il faut traduire certainement par « Esprits des fleuves et des montagnes ». Ce sont là les vrais Esprits protecteurs du village, ceux qui assurent le bonheur de la communauté, ceux qui fondent le patriotisme des Annamites. C'est sur ce culte primitif des Génies innommés des montagnes et [des] fleuves, de la région occupée par la commune, qu'est venu se greffer le culte officiel des Génies protecteurs du village.

Génies divers. — Je signalerai seulement en passant certains Génies qui présentent des caractères particuliers.

Les villages situés sur la lisière des montagnes rendent un culte à *Cao Các*, le Génie « du Palais Elevé ». Les villages de la plaine vénèrent plus particulièrement un Génie femelle, *Bà Đại Càn*, que les Annamites traduisent, je ne sais avec quelle justesse, « Madame la Grande Sécheresse » et qui paraît présider aux irrigations. Enfin, les villages côtiers ou fluviaux adressent leurs hommages à « Monsieur le Comte des fleuves » *Ông hà Bá*.

Il est peu de villages qui n'aient une pagode consacrée au culte des Cinq Éléments, *Ngủ Hành*, surtout à la Dame des Eaux, ou de l'Eau, *Bà Thủy*, ou à la Dame du Feu, *Bà Hoả*, cette dernière étant regardée comme celle qui cause ou qui écarte les incendies.

Comme protecteurs de la famille, nous avons le Génie du foyer, *Ông Táo*, les patronnes ou la patronne de l'enfantement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mụ bà, « la sage-femme », ou « les douze sages-femmes », enfin le *Tiên-Sú*, « le Maître de jadis », le Patron du métier exercé par le chef de famille. On rattache ordinairement ces divers Génies au Taoïsme. Mais l'objet du culte doit être certainement antérieur au corps de doctrine désigné aujourd'hui sous ce nom.

Génies des Pierres, des Arbres et des Animaux. — Une étude qui, lorsqu'elle sera poussée à fond, ménagera des surprises, c'est celle des Génies des Pierres et des Génies des Arbres. Ils jouent un grand rôle dans la vie religieuse journalière des Annamites, en ce sens qu'ils sont souvent cause des mille petites maladies qui assaillent les Annamites, surtout les enfants, et qu'il faut, par conséquent, sur les indications du sorcier ou du devin, les apaiser par des sacrifices voulus.

Ces Esprits, bien que mal commodes, sont cependant des *Thần*, des Génies, des Esprits bons. Les maux qu'ils causent ont le caractère d'une punition. Mais aussi, il est si facile de les offenser! Une vulgaire pierre qui gît sur le bord du chemin peut être la résidence d'un génie. Qui s'en douterait? Un enfant vient jouer autour d'elle et commet de petites incongruités; un passant, fatigué par la route, s'asseoit sur elle. Grave offense! L'Esprit méconnu se dévoile. Il fait sentir sa présence et sa puissance en envoyant au malappris un accès de fièvre, des coliques, que sais-je encore!

Un cas que j'ai étudié à Hué nous montre l'origine de cette croyance à l'inhabitation des pierres par un Esprit.

Il y avait, sur le bord de la route, une de ces statues que les rois de Hué placent devant leur tombeau, une statue à peine dégrossie, certainement un laissé pour compte, tant elle est informe. Elle gisait dans l'herbe. Personne n'y faisait attention. Or, il y a de cela quelques années, un jeune homme des environs, qui coupait de l'herbe pour son buffle, mit par mégarde le pied sur la statue. Poussé comme par une puissance mystérieuse, il fut obligé de s'asseoir, et il resta là, hébété, toute la journée. Un des sculpteurs de pierre des environs, ayant ouï le fait, jugea que c'était la manifestation évidente

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'un pouvoir occulte et surnaturel, un Génie, résidait dans la statue. Il la releva, et le culte commença. Elle est aujourd'hui recouverte d'une misérable toiture en paille. Les habitants des maisons voisines, les passants qui se rendent au marché lui offrent des bâtonnets d'encens, des guirlandes de fleurs, des feuilles de papiers d'or et d'argent. On parle de lui édifier une pagode en maçonnerie.

J'ai cité ce cas parce que le culte ne fait que commencer. J'ai vu moi-même la statue, alors qu'elle gisait, délaissée, dans l'herbe. Le fait qu'il s'agit d'une statue est d'ordre tout à fait secondaire. Les blocs informes vénérés dans les mêmes circonstances abondent partout.

D'après une étude que j'ai faite de cas assez nombreux et assez précis, il résulte que les Annamites rendent un culte soit à des rochers qui offrent un caractère dangereux principalement pour la navigation, soit à des pierres qui présentent certaines particularités curieuses de forme ou de nature, soit enfin à des pierres auxquelles on attribue un fait extraordinaire, réputé comme surnaturel.

Diverses questions connexes se rattachent au culte des pierres, par exemple, le culte rendu aux bornes, ou surtout l'emploi magique que l'on fait des pierres, ou d'une butte en terre, qui en est le succédané, pour se préserver contre les influences néfastes d'un cours d'eau, ou d'un chemin, ou d'une arête de toiture.

Le culte rendu à certains arbres présente beaucoup d'analogies avec le culte rendu aux pierres. Ici aussi, nous voyons que les plantes extraordinaires par leur forme, comme le *Platicerium biforme*, fougère épiphyte qui s'agrippe aux arbres, émettant en haut de larges feuilles en forme de feuilles d'acanthe, qui enserrent le tronc, et en bas une longue chevelure, ou bien les arbres remarquables par leur taille, par leur vieillesse, ou par leur végétation luxuriante, comme par exemple diverses espèces de *ficus*, sont considérés comme étant le siège d'un Esprit. Ce culte des arbres, ou de certains arbres, semble intimement lié au culte des Cinq Éléments et surtout au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

culte de la Dame du Feu. Mais la question est encore obscure pour moi. Les Esprits familiers des arbres sont les *Con Tinh*, sur lesquels circulent un grand nombre de légendes curieuses. Les *Con Tinh* sont les âmes des jeunes filles mortes sans avoir goûté les joies du mariage. Elles apparaissent, vêtues de blanc, la chevelure pendante sur les épaules, et sans pieds. Elles glissent et ne marchent pas. Elles sont terribles, car elles cherchent à s'emparer des jeunes hommes qui passent, le soir, près de leur demeure.

Certains animaux passent aussi pour être doués d'un pouvoir surnaturel. De ce nombre est la baleine ou le cachalot, auquel on rend un culte proprement dit, que l'on enterre solennellement, avec la participation pécuniaire des autorités civiles, dont on enveloppe le corps de cotonnade ou de soie, comme s'il s'agissait d'un homme, auquel on élève un temple, le temple du « Poisson Monsieur », *Cá ông*, ou de « Madame Poisson », *Bà Ngù*, car le sorcier détermine s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle. Peut-être faut-il voir ici un culte totémique, car celui qui a découvert le premier le cadavre de l'animal est considéré comme étant le chef de parenté mâle, *trei ỏng nam*, et en joue exactement le rôle à l'égard de l'animal.

Un animal également vénéré par les Annamites est le tigre. Il est l'objet d'un grand nombre de croyances dans lesquelles ses facultés naturelles, sa force, sa cruauté sont exaltées. Dans certaines régions on lui élève des pagodes sur la lisière de la grande forêt, soit à lui, soit au Génie son maître.

D'autres animaux, sans être l'objet d'un culte, sont, à cause de leur taille ou de leur habileté, comme l'éléphant ou le rat, considérés comme doués de certaines propriétés surnaturelles.

D'après le résumé rapide que je viens de faire des divers cas où les Annamites rendent un culte aux pierres, aux plantes, aux animaux, on peut se faire une idée assez exacte du fondement de ce culte. La plupart du temps, les Annamites disent que le culte ne s'adresse pas à l'arbre lui-même ou à la pierre, mais à un Esprit qui réside dans cette pierre ou dans cet arbre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est là leur croyance formelle actuellement. Mais nous pouvons voir, par une série d'exemples, que cet Esprit représente les qualités mêmes de la pierre ou de l'arbre. Le cas le plus clair est celui de la baleine. Le culte que l'on rend à ses ossements ne s'explique que par la croyance à la persistance dans le cadavre d'une vertu particulière, d'une sorte d'âme de la baleine, tout comme le culte rendu aux tombeaux implique la croyance à la persistance dans le cadavre d'une des âmes de l'homme. De même pour le tigre, c'est le tigre lui-même, son agilité, sa force, sa cruauté, les qualités dont il est doué et son principe de vie qui le font redouter et vénérer par les Annamites. Dans la plupart des rochers et des pierres qui sont l'objet d'un culte, l'Esprit qu'on y vénère n'est au fond que la personnification du caractère dangereux ou extraordinaire du rocher ou de la pierre. Nous trouvons, pour le culte des arbres le même fondement : les arbres qui sont le siège d'un Esprit, se distinguent toujours par certains aspects extraordinaires : grandeur, vieillesse, originalité de la forme.

Partout, nous avons une union étroite entre l'Esprit et l'animal, la plante ou la pierre, à tel point que souvent l'Esprit et l'animal, ou la pierre, ou l'arbre, ne font qu'un au fond. Dans d'autres cas, au contraire, comme dans l'exemple de la statue que j'ai mentionné, l'union entre l'Esprit et sa résidence est plus lâche; ce n'est qu'une union accidentelle, qu'un fait extraordinaire vient manifester. L'explication que je donne ici du culte des pierres et des arbres ou des animaux, n'est pas exhaustive. L'enquête que j'ai commencée laisse encore quelques points obscurs, surtout pour ce qui concerne le culte des arbres et l'utilisation magique des pierres.

Les Ames des Ancêtres. — Nous avons vu jusqu'ici, à part peut-être les *Con Tinh*, des Esprits bons, des Génies. Nous avons vu aussi des Génies indépendants de la nature humaine. Mais les Esprits humains se sont glissés dans notre étude, ici et là, quand j'ai mentionné les *Con Tinh* et les Génies protecteurs officiels des villages.

Nous allons maintenant nous occuper des Esprits de nature

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

humaine, et d'abord des âmes des Ancêtres, qui sont, elles aussi, en théorie du moins, des Esprits bons. Le point de vue philosophique est, pour ce qui concerne ces âmes, étroitement uni au point de vue religieux. Je résumerai les conclusions d'une étude que j'ai faite sur cette question.

Les Annamites croient que l'homme vit par l'influence de principes vitaux. Ces principes vitaux sont de plusieurs sortes. Il y a les principes vitaux supérieurs *hồn*, qui sont au nombre de trois. Quels sont ces trois principes vitaux supérieurs? Celui qui se contenterait de la réponse classique, principe de vie végétative, principe de vie sensitive et principe de vie rationnelle, expliquerait, je crois, un fait primitif par une doctrine postérieure. Laissons la question de côté. Les principes vitaux inférieurs, *vía*, sont au nombre de sept chez l'homme, de neuf chez la femme. Quels sont ces principes vitaux inférieurs? Encore une question obscure. Qu'il suffise de dire ici que le mot *hồn*, certainement, et le mot *vía*, à peu près certainement, sont apparentés à une famille de mots, dont le sens général est : vapeur et souffle, nuage et vent, émanation, influence naturelle et surnaturelle. Le mot *hơi*, et son correspondant sino-annamite *khí*, appartiennent à cette famille. Ils désignent, outre certains des sens de la famille, l'haleine de l'homme et le principe de vie. Les *vía* sont en rapport avec les ouvertures du corps humain, et ils semblent être l'énergie vitale se manifestant par ces ouvertures ou bien l'influence du bon fonctionnement de ces ouvertures sur la vie de l'homme. Ils sont en rapport aussi, semble-t-il, avec l'énergie vitale se manifestant par les membres. Je ne puis citer ici tous les faits sur lesquels sont basées ces conclusions.

A la mort, les *hồn* et les *vía* s'en vont et sortent du corps, mais ils ne disparaissent pas totalement; ils subsistent au moins en partie. Il est certain, en effet, d'après les croyances et les pratiques des Annamites, que quelque chose de ce qui fut les *hồn* du vivant, passe dans « l'âme en soie » au moment de la mort, et va résider ensuite dans la tablette funéraire. Il est certain aussi que quelque chose de ce qui fut les *hồn* ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les *vía* reste attaché au corps ou peut-être y retourne après l'avoir abandonné à la mort.

Cette persistance est indéfinie. Je lisais récemment dans un résumé de vulgarisation, que les Annamites enterrant la tablette funéraire de la cinquième génération, cela prouvait que d'après leur croyance, l'âme disparaissait totalement après la cinquième génération. C'est une conclusion basée sur un seul fait mal interprété. Plusieurs autres faits très clairs prouvent le contraire.

Mais on n'a aucune idée d'un châtiment ou d'une récompense, d'une sanction quelconque qui suive la mort et qui soit proportionnée aux actes bons ou mauvais que l'on a faits pendant la vie. Le bonheur ou le malheur de l'homme, après sa vie, ne semble dépendre en rien, dans la croyance populaire, du caractère moral de sa vie. Tout homme, même le plus criminel, est considéré régulièrement, obligatoirement, par ses descendants, comme un ancêtre, c'est-à-dire comme une personne sacrée, ayant droit au culte. On élève des mausolées rudimentaires, même de petits autels, sur la tombe des mendiants ou des criminels décapités. Si un homme est malheureux après sa mort, ce n'est pas à cause des crimes qu'il a commis pendant sa vie, c'est à cause des fautes de ses descendants, c'est-à-dire de leur négligence à lui faire les offrandes rituelles, ou bien parce qu'il n'aura pas eu de tombeau, parce que son tombeau ne sera pas dans un endroit favorable. Ce sort peut être réservé à l'homme le plus vertueux. Le bonheur consiste, pour une âme, dans la tranquille possession d'un tombeau, où le corps, les restes du corps, les principes vitaux restés attachés au corps ne sont troublés par aucune influence funeste. Il consiste aussi dans les sacrifices, dans l'offrande de mets faits aux jours voulus; et le malheur d'une âme consiste à être privée de tout cela.

Ces conclusions sont tirées des conversations que l'on entend tous les jours en Annam, des faits que l'on observe à chaque instant.

Une question intéressante, c'est celle de la spiritualité des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

principes vitaux. L'étude des mots employés pour rendre cette idée nous montre que, dans la croyance des Annamites, ces principes vitaux sont considérés comme ayant une puissance, une force invisible, qui se manifeste au dehors, ou simplement, ils entendent quelque chose d'invisible qui ne tombe pas sous les sens. C'est le caractère négatif de la notion de spiritualité.

Ces principes vitaux sont multiples. Sans doute, les Annamites connaissent le moi, substratum auquel sont attribués tous les phénomènes qui se produisent dans chaque individu. Mais c'est un substratum plutôt physiologique que psychologique, car le mot *mînh*, qui le désigne, désigne primitivement le corps. Mais ce qui anime ce moi, ce qui le fait vivre, ce n'est pas un principe unique. L'Annamite n'a pas su reconnaître, sous la multiplicité des phénomènes vitaux, l'unité de principe. Chacune de ces manifestations principales de la vie a été attribuée à un principe vital spécial et distinct. Il y a le principe vital qui se manifeste par l'haleine; les principes vitaux qui se traduisent par la forme extérieure du corps, par la corpulence, la taille, une santé prospère; ceux qui se manifestent probablement par les fonctions organiques, par les sens externes ou par l'action des membres; enfin, les principes vitaux supérieurs, dont on sait fort peu de chose, quant à leur nature propre et à leurs fonctions. J'ai dit que ces principes vitaux étaient distincts les uns des autres. Le mot est peut-être de trop, car la notion que les Annamites du peuple, et même les lettrés, ont de ces principes est fort peu nette. Ces divers principes s'enchevêtrent plus ou moins les uns dans les autres, ils empiètent l'un sur l'autre, ils ne se distinguent pas nettement les uns des autres. La notion que l'on a de chacun d'eux, de leur nature, de leur rôle, de leur action, est très vague et très obscure. L'esprit annamite, perdu dans la complication des phénomènes vitaux internes ou externes, n'a su qu'y voir des influences, des forces, des principes, mais n'a pas su arriver à cette merveilleuse unité qu'a trouvée la philosophie occidentale.

Le culte des Ancêtres se manifeste par les offrandes faites

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au cadavre, ou sur le tombeau, ou devant la tablette funéraire. Voici, d'après un auteur, quelques détails sur cette tablette. La forme, les dimensions de ces tablettes sont invariables et fixées par des règles toujours suivies. Laissant de côté les mesures annamites, elles ont, pour l'ensemble général des parties qui composent chacune d'elles, 27 centimètres de hauteur, 7 centimètres de largeur, 3 centimètres environ d'épaisseur. Le bois dont elles sont faites varie suivant la fortune des familles. Chez les riches, on emploie le bois de santal, à cause de son parfum; le bois de jujubier est, après le santal, le plus recherché; mais dans les villages, les cultivateurs sans fortune se contentent d'un bois quelconque, pourvu qu'il soit tendre, afin qu'il se décompose rapidement lorsque, après la cinquième génération, la tablette sera enterrée sous l'autel des Ancêtres.

La tablette funéraire est, en réalité, double et composée de deux planchettes juxtaposées et réunies par la base dans une rainure pratiquée dans un léger bloc de bois qui sert de socle. Le tout est enfermé dans un étui laqué de rouge et n'en sort qu'au jour des cérémonies. La première tablette est peinte en blanc, couleur de deuil, et porte, tracée en caractères noirs, une inscription dédicatoire; c'est généralement le fils aîné du défunt qui offre la tablette, et son nom est à côté de l'inscription rappelant le nom de famille de l'ancêtre et donnant l'énumération de ses titres. La seconde tablette n'est pas peinte. Dans une entaille creusée verticalement à la partie supérieure et occupant les deux tiers de la hauteur, une seconde inscription donne le nom particulier du défunt, qu'on doit s'abstenir de prononcer, avec son âge et la date de sa mort. Cette inscription, recouverte par la première, reste secrète.

Quand on procède à l'enterrement du défunt, on porte sa tablette en avant du cercueil. Dès que le cercueil est descendu dans la fosse, on procède au passage de l'âme dans la tablette. Je ne puis en ce moment donner des détails précis sur l'essentiel de l'acte, qui semble consister dans l'application de « l'âme en soie », qui a recueilli l'âme du défunt à sa mort, sur la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tablette funéraire. Mais un membre de la famille ou un lettré s'avance armé d'un pinceau, prend la tablette et trace, avec son pinceau, un seul trait sur un caractère de l'inscription que l'on avait laissé volontairement incomplet, qui signifiait alors « roi » et qui, après l'adjonction de ce trait, signifie « maître ». C'est la consécration du passage de l'âme du défunt dans la tablette funéraire.

B. Les Esprits mauvais. — La conclusion qui ressort de l'étude des Esprits bons, c'est qu'il y a deux sortes d'Esprits : les uns sont indépendants de la nature humaine; ce sont les forces de la nature personnifiées, et aussi, probablement, les témoins de la notion d'un Être, maître de la destinée de l'homme, et possesseur des produits de la terre. Les autres sont des âmes humaines, ayant acquis une influence surnaturelle, soit en faveur d'un royaume, d'une province, d'un village, soit seulement en faveur des membres de la famille à laquelle ces âmes appartenaient.

L'étude des Esprits mauvais nous amène aux mêmes conclusions : nous voyons, là aussi, des Esprits indépendants de la nature humaine, et d'anciennes âmes humaines, viciées par suite de l'oubli où on les laisse. Mais la ligne de démarcation entre ces deux sortes d'Esprits, assez nette lorsqu'il s'agit des Esprits bons, est plus flottante pour les Esprits mauvais.

Ces Esprits mauvais sont désignés par deux mots sino-annamites, *Ma* et *Quỉ*.

Le mot *Ma* désigne, dans l'usage courant, soit le cadavre de l'homme, soit des âmes humaines après la mort, mais des âmes abandonnées et, par ce fait, viciées, non les âmes des Ancêtres auxquelles on rend un culte régulier dans les familles; il désigne enfin des légions d'Esprits, plus ou moins indépendants de la nature humaine, qui causent les maladies, surtout les grandes épidémies, la malaria, le choléra, la variole. Ces Esprits sont légions, mais certains ont un nom particulier : ce sont les *rang*, âmes des personnes prises par le tigre, qui chevauchent sur son dos jusqu'à ce que les restes du cadavre aient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reçu une sépulture ; les *ma rà*, âmes des noyés, qui résident au fond des eaux, et cherchent à attirer les vivants dans leur demeure ; les *ma mọi*, Esprits protecteurs des sauvages de la grande montagne ; les *ma lai*, autres Esprits des sauvages, qui dévorent les entrailles des victimes qu'elles ont choisies, et qu'elles font ainsi mourir de consomption ; les *ma xó*, Esprits des coins obscurs, qui font peur aux gens la nuit, les égarent et peuvent même se saisir d'eux ; les *ma trôi*, feux follets qui voltigent la nuit dans les plaines marécageuses ; les *ma lồi*, Esprits des Chams, anciens occupants du pays avant les Annamites ; les *ma le*, qui tirent la langue ; les *ma loạn*, ou *ma ôn*, Esprits du choléra ; les *ma đậu*, Esprits de la variole ; les *ma cut trốc*, Esprits des criminels décapités, qui passent en tourbillon et font sécher le riz sur pied, etc.

Les *Ma* sont partout ; ils rôdent la nuit dans les chemins, ils passent le jour dans les environs des maisons, tantôt silencieux, tantôt manifestant leur présence par un événement insolite : le coq qui chante à une heure indue, le chien qui aboie « à la lune », la souche qui éclate dans le foyer, les fruits qui sont tachés, une rougeur qui marque votre peau, un malaise subit, le buffle qui refuse la nourriture, une maladie, la mort. Le *Ma* cherche toujours à nuire, soit aux grandes personnes, soit surtout aux enfants en bas âge.

Les mauvais desseins du *Ma* peuvent être déjoués à l'aide du devin, *thầy bói*, ou du sorcier, *thầy phù thuỳ*, qui indiquent à la personne menacée ce que désire le *Ma*, ce qu'il faut faire soit pour l'apaiser, soit pour le dompter et l'empêcher de nuire. Un grand nombre de pratiques magiques se rattachent à cette croyance. Elles constituent, peut-on dire, la plus grande partie des actes religieux des Annamites. Heureusement que le *Ma*, bien que doué de facultés supérieures aux forces humaines, peut être facilement apaisé ou effrayé ; on le trompe même dans la plupart des cas où l'on a affaire à lui.

Les *Quỉ* paraissent être d'une nature plus méchante encore que les *Ma*. Ils se saisissent des hommes et les font mourir. Certains êtres vivants peuvent se transformer en *Quỉ*. Mais la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

notion que les Annamites se font de ces Esprits reste assez obscure. Ils tiennent, d'ailleurs, dans la vie religieuse des Annamites, une place moins importante que les *Ma*.

C. Le surnaturel annamite. — Après que nous avons rapidement énuméré les divers Esprits auxquels les Annamites rendent un culte, il ne sera pas sans intérêt de nous demander ce qu'est un Esprit, soit bon, soit mauvais.

La notion que les Annamites se font d'un Esprit est ordinairement très nette : un Esprit est une personne, un être doué d'intelligence et de volonté, soumis aux passions, bonnes et mauvaises et aussi aux besoins de l'homme; cet être est supérieur à l'homme, bien que l'homme puisse, dans certains cas, le maîtriser; il est invisible, mais manifeste sa réalité et sa puissance par des faits, tantôt extraordinaires, tantôt ordinaires, comme la maladie, la mort, mais considérés toujours comme surnaturels par leur cause.

Pouvons-nous aller plus loin et rechercher quel est le fondement de cette notion d'Esprit?

Pour cela, il faut d'abord remarquer que les mots désignant les Esprits se rattachent — pour quelques-uns ce n'est pas une certitude — à cette famille que nous avons déjà vue en parlant des esprits vitaux, et dont le sens général est : vapeur et souffle, nuage et vent, émanation, influence.

Il faut ensuite résumer en quelques mots dans quels cas l'Esprit se manifeste, c'est-à-dire quels sont les êtres ou les événements qui sont considérés comme surnaturels par les Annamites. En se basant sur les faits de la vie religieuse des Annamites, on peut dire que, à leurs yeux, est surnaturel ce qui est grand, immense, fort, puissant comme le Ciel, l'éléphant, la baleine, le tigre, la mer déchaînée en raz de marée, le typhon; — ce qui a une influence sur la destinée de l'homme, soit en bien, comme la culture du sol, la production des récoltes, l'action fécondante de la pluie, la pêche, les instruments de l'ouvrier, les ustensiles de la maison, le foyer, la génération; soit en mal : la maladie, la mort, la perte des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

récoltes, la sécheresse, l'incendie, les épidémies, les accès de fièvre causés par la forêt, les cadavres, les mendiants; en un mot, ce que l'on désire et ce que l'on craint; — ce qui est mystérieux et caché, ce que l'on ne comprend pas, ce qui arrive sans qu'on s'y attende, ce qui est bizarre, comme les principes vitaux, l'influence des êtres et de l'homme en particulier sur les autres hommes, un naufrage, quelqu'un qui se noie, le feu qui pleure ou rit, le rat, l'instinct de certains animaux, certaines plantes, certaines pierres.

Comme on le voit, il est impossible de classer les faits d'une manière stricte : tel fait rentre dans le concept du surnaturel annamite par plusieurs portes à la fois. Il est surtout difficile de délimiter strictement ce concept et de dire pourquoi tel fait n'y rentre pas, lequel cependant, étant donné tel autre fait, devrait y rentrer.

Mais ce qui, je crois, peut se constater d'une façon évidente, c'est que, pour tous les cas, le caractère de surnaturel repose sur une notion d'influence. Je n'étudierai ici qu'un cas, pris parmi les plus clairs.

Prenons les Esprits de la forêt ou des montagnes : ce sont des *Ma*, des *Quỉ* ou des *Thần*, le mot ne change guère la chose. Ces Esprits sont méchants en général. Ils donnent la fièvre aux bûcherons, ces accès de fièvre pernicieux, si extraordinaires et si violents. Donc l'Annamite qui pénètre dans la haute montagne craint les *Ma* de la montagne; mais il craint aussi le *hơi* et le *khí* de la montagne, c'est-à-dire les émanations, les influences délétères de la montagne. Il sait que ce *khí* est funeste, qu'il produit les mêmes effets que les *Ma*. De part et d'autre, accès de fièvre, influence néfaste; pour un cas comme pour l'autre, dans la conscience de l'Annamite, croyance à cette influence, et croyance revêtue d'un caractère surnaturel, quoique ce caractère soit plus net dans le cas des *Ma*, plus imprécis, plus inconscient dans le cas du *khí*. On peut dire que les *Ma* sont un développement du *khí*, qu'ils sont le *khí* personnifié. Ce développement de la croyance fait que l'on localise l'objet de la croyance. L'Annamite qui va dans la forêt

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sait que le *khí* de la forêt est partout, dans la forêt, mais il sacrifie aux *Ma* de la forêt à tel bosquet déterminé, sur tel tas de pierres, situés à l'entrée de la forêt, c'est-à-dire à l'entrée du domaine des *Ma*, là où commence l'influence du *khí* néfaste.

Mais ces *Ma* nuisibles, ce *khí* néfaste, qu'est-ce au fond, sinon, au sens naturel et physique, l'influence des miasmes délétères de la forêt, sinon ces miasmes eux-mêmes, les émanations qui se dégagent des arbres, des débris végétaux, de la terre chargée d'humus, et qui s'élèvent du sol comme des vapeurs malsaines, comme des brouillards, des effluves chauds que l'on perçoit physiquement presque toujours quand on pénètre dans la grande forêt? Ainsi donc, pour les Annamites, la croyance aux *Ma* de la montagne est intimement liée à la croyance à l'influence du *khí* de la montagne, et l'influence attribuée à ces deux principes, l'un personnifié, l'autre impersonnel, n'est au fond que l'influence naturelle de la montagne, c'est-à-dire une émanation physique, revêtue d'un caractère surnaturel.

Presque tous les autres cas de surnaturel annamite, qui ont été cités dans le cours de cette étude, peuvent s'expliquer de la même façon : nous voyons toujours un fait naturel, fondement de la croyance religieuse. Ce fait naturel est une influence, influence revêtue d'un caractère surnaturel et ordinairement personnifiée, mais qui reste ce qu'est toute influence dans l'esprit des Annamites, c'est-à-dire une chose conçue comme se dégageant d'un corps, une émanation, analogue à une vapeur ou à un souffle. Cette influence, bien entendu, est plus ou moins réelle, plus ou moins logique : les règles de la logique, et celles de l'évidence, ne sont pas les mêmes dans tous les pays ; ce qui saute aux yeux d'un Annamite, comme l'influence d'une vulgaire pierre, nous paraît souvent peu évident ; mais il ne faut pas oublier que la croyance au surnaturel, dans certains cas particuliers, est plutôt affaire de sentiment qu'affaire de logique.

Pour l'Annamite, le monde surnaturel semble n'être que extension du monde naturel. Les êtres de l'univers visible ont doués de vertus diverses, d'une action, d'une puissance,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'une influence plus ou moins grande. Cette influence est tantôt nette, précise, visible, compréhensible, en un mot naturelle; tantôt elle devient, soit réellement, soit subjectivement dans l'esprit des Annamites, d'une nature plus imprécise, plus mystérieuse, plus redoutable; elle a acquis le caractère surnaturel, soit en restant impersonnelle, soit en acquérant une personnalité propre, en devenant un Esprit.

Les Esprits sont donc, chez les Annamites — je ne dis pas pour les Annamites — les influences des êtres, bonnes ou mauvaises, douées d'une individualité propre, personnifiées. Tantôt ces Esprits reposent encore sur leur base naturelle, à laquelle ils sont pour ainsi dire adhérents, tels les Esprits des rochers dangereux pour la navigation; tantôt ils commencent à s'en détacher, par exemple les Esprits de la forêt, les Esprits protecteurs des instruments de l'artisan, les Patrons de métiers; tantôt ils flottent bien loin de l'objet et de la notion qui leur ont donné naissance, et sont rattachés accidentellement à des objets disparates, tels les Esprits qui habitent dans certains arbres, dans certaines pierres brutes.

Je ne dis pas que cette notion d'influence physique des êtres de la nature a donné naissance, dans l'esprit des Annamites, à la notion d'Esprit, a créé peu à peu cette notion. Quelque étroit que soit le rapport qui unit la notion du surnaturel, la notion des Esprits, à la notion des forces de la nature et de l'influence des êtres, quelles que soient la nature et la force des sentiments que font naître dans l'âme des Annamites ces influences naturelles des êtres, nous devons admettre, comme facteur primordial et indispensable des croyances religieuses des Annamites, le sentiment religieux, c'est-à-dire, à la fois, et la croyance qu'il existe réellement, en plus du monde visible, une puissance mystérieuse, plus ou moins cachée, qui s'intéresse à la vie de l'homme et gouverne le monde, et la persuasion intime que l'homme dépend, en tous ses actes, de cette puissance invisible.

Cette croyance, cette persuasion, dominent tous les faits de la vie religieuse des Annamites, mais elles se manifestent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surtout, d'une manière plus évidente, dans la croyance au pouvoir du Ciel et dans les croyances relatives au Maître du sol. Les croyances relatives aux divers Esprits supposent cette croyance primordiale, au moins autant qu'elles supposent l'influence naturelle des êtres. Ces propriétés des êtres, réelles ou apparentes, qui sont revêtues par les Annamites du caractère du surnaturel, ne créent pas le surnaturel : elles ne font qu'exciter un sentiment naturel à l'homme, le sentiment religieux ; elles ne sont pas les facteurs du divin, mais une occasion de sa manifestation. Si les Annamites personnifient les forces de la nature et leur attribuent le caractère du surnaturel, du divin, c'est par une application fausse du sentiment religieux. L'étude des notions psychologiques des Annamites nous montre d'autres confusions analogues, confusion entre la notion du ventre matériel et la notion des opérations internes de l'âme, confusion entre la notion d'haleine et la notion des principes vitaux. Dans un cas comme dans l'autre, la confusion provient d'un vice de raisonnement, ici d'une application fausse du principe de causalité, là d'une erreur du sentiment religieux.

Il n'en reste pas moins vrai que les Annamites conçoivent le surnaturel, leur langue le prouve, ainsi que l'étude des faits religieux, comme une influence, c'est-à-dire comme une émanation qui se dégage des êtres à la manière d'un souffle, d'une vapeur.

Hué, Annam. LÉOPOLD CADIÈRE.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques